

N° 17. — Septembre-Octobre 1922

TROISIÈME ANNÉE

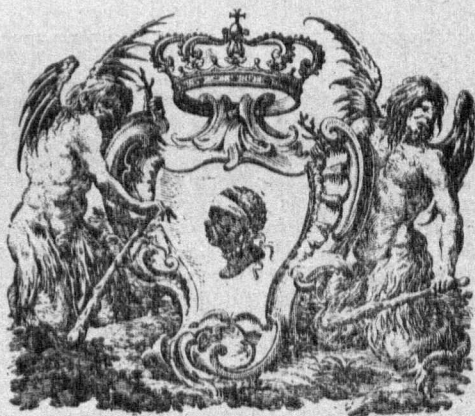


# LA REVUE de la CORSE

HISTORIQUE, LITTÉRAIRE  
Documentaire et Bibliographique.



CONNAÎTRE ET ÉTUDIER  
le pays, les mœurs, les hommes, les faits, les livres,  
c'est aimer la Corse.



*Histoire, Géographie, Archéologie, Mœurs, Ethnographie,  
Climatologie, Productions, Chasse, Pêche, Beaux-Arts, Minéralogie,  
Littérature, Romans, Poésie, Tourisme.*



DIRECTION :

**A. CLAVEL, 43, Rue Saint-Lazare, PARIS**

IX<sup>e</sup> ARR. — MÉTRO Nord-Sud, station TRINITÉ.

DÉPOSÉ CONFORMÉMENT A LA LOI — TOUTS DROITS RÉSERVÉS

Compte de chèques postaux : PARIS, n° 211.44.

SOMMAIRE DE LA 17<sup>e</sup> LIVRAISON

PAGES

## I. — LES DEUILS LITTÉRAIRES DE LA CORSE.

**Colonna de Cesari Rocca** notice nécrologique par M. Paul GRAZIANI, (avec portrait)..... 129

## II. — UNE ENIGME HISTORIQUE.

*Le lieu de naissance de Christophe Colomb*, par M. Henry VIGNAUD..... 136

## III. — ETUDES ARCHÉOLOGIQUES.

**Mérimée** (Prosper) : *Notes d'un voyage en Corse*, par M. François SANTONI (*Suite*)..... 153

## IV. — ÉTUDES ETHNOGRAPHIQUES.

*Survivances linguistiques en Corse : Gagliana, Gaglianu*, par M. C. I. FORSYTH MAJOR (*Suite*)..... 158

PARTIE ANNEXE : *Bibliographie de la Presse Corse*, (suite) ; Henry VIGNAUD ; NOS ANNONCES ; *Nouvelles bibliographiques* (Monographie de la piève de Rogliano, La Corse sous la Restauration, Mise en valeur de la Corse, Marguerite de Casanova, Pèlerinage posthume) ; *Trois exceptions* (Anaïtis, Maria Chapdelaine, Storia di Cristo) ; *Une manifestation artistique ; notre quatrième année ; Questions Corses, réponses ; Succès Corses.*

## PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

MM. **AMBROSI-R.** (Ambroise), Agrégé d'histoire et de géographie ; Conservateur des antiquités de la Corse, Secrétaire de la *Société des Sciences*.  
**ARRIGHI** (Paul), anc. élève de l'Ecole Normale Sup. ; Agrégé de l'Université.  
**BLANCHARD** (Raoul), Docteur ès-sciences ; Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble ; Directeur de l'*Institut de Géographie Alpine*.  
**BUSQUET** (Jacques), Docteur en Droit ès Sciences juridiques et économiques.  
**CASTELNAU** (Paul), Docteur ès-sciences ; Géographe de la Corse.  
**CHUQUET** (Arthur), Membre de l'*Institut*, professeur au Collège de France.  
**CHAUVET** (Paul), Docteur ès-lettres ; Professeur agrégé au lycée de Mulhouse.  
**COURTILLIER** (Gaston), Agrégé de l'Université ; Professeur de Première au lycée de Mulhouse, auteur d'Ouvrages sur la Corse.  
**FILIPPI** (Louis), Professeur agrégé de l'Université.  
**FORSYTH MAJOR** (Docteur G. I.) Membre de la *Société Royale de Londres*.  
**GRAZIANI** (Paul), Elève dipl. de l'Ecole des Chartes ; Archiviste de la Corse.  
**R. P. Dom. MARINI** (Philippe), O. S. Bénédictin ; Historien de la Corse.  
**MARCAGGI** (J.-B.), historien, Conservateur de la Bibliothèque d'Ajaccio.  
**MAURY** (Ernest), Préparateur au Lycée de Nice ; Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.  
**NATALI** (J.-B.), Auteur de *Nos Géorgiques* et autres ouvrages sur la Corse.  
**PAGANELLI** (Dono), Agrégé de l'Université ; Prof. de Première au Lycée de Reims.  
**POLI** (Xavier), Auteur d'études et ouvrages historiques sur la Corse.  
**SANTELLI** (César), Professeur agrégé au Lycée de Metz.  
**SANTONI** (François), Professeur agrégé de philosophie au Lycée de Strasbourg.  
**VILLAT** (Louis), Agrégé d'histoire et de géogr. ; Auteur d'ouvrages sur la Corse ; Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de Besançon.

*Les opinions émises dans les articles sont personnelles à leurs auteurs.*

e numéro spécimen : 1 fr. 50, à déduire du montant de l'abonnement.

# Bibliographie de la Presse Corse

(Suite. — Voir à partir du n° 7, deuxième année)

**Journal des Communes de la Corse** (Le). *Organe officiel de l'association amicale des maires de la Corse*. Revue bi-mensuelle paraissant le lundi. Direction et administration à la mairie de Bastia : « son but est de poursuivre l'étude des questions professionnelles, et l'examen des questions d'ordre économique intéressant les communes de la Corse ». Format in-4° Carré, 16 pages à 2 col. un an : 35 fr. le n° 0,75 cent. Impr. Ollagnier. Le n° 1 parut le 1<sup>er</sup> septembre 1921.

**Journal de la Corse** (Le). Fondé à l'instigation du Comte Miot, gouverneur de la Corse et organe de l'administration, en 1818. Il parut dans le format in 4° en français, avec la traduction Italienne en regard, et vécut plus d'un demi-siècle sous la direction successive des frères Marchi, imprimeurs. Pendant cette longue période la feuille hebdomadaire se transforma en journal in-folio et changea plusieurs fois de titre selon le gouvernement du jour, notamment en 1830, 1848 et 1852, s'appelant tantôt : *Journal du département de la Corse*, tantôt : *Le Républicain*, etc.

*Joachim Marchi* succéda à son père le 24 juillet 1830 et pendant longtemps ce fut la seule feuille périodique paraissant à Ajaccio, et l'organe de tous les actes officiels.

Cessa de paraître en 1871 pour révoir le jour en 1877, sous la direction de M. *Leca*, qui en fit un journal politique et littéraire, jusqu'en 1884 où il fut à nouveau suspendu.

Réapparition en 1897 sous la direction de M. *Ignace Pieri*. Il passa ensuite sous celle de M. *Muracciolo*, conseiller général, qui lui maintint une haute tenue littéraire jusqu'à la guerre de 1914. Cette époque marqua sa nouvelle disparition qui dure encore.

**Journal des Étrangers et Indicateur Ajaccien**, organe du tourisme et des hivernants (Ajaccio — station d'hiver). Parut à Ajaccio, en novembre 1901, bien qu'imprimé à Nice à l'imprimerie des Alpes Maritimes. Format in-4°, 8 pages à 3 col. rédigé en trois langues. Envoyé gratuitement aux médecins et aux hôtels du Continent. Prix : 2 fr. 50 pour les abonnés. Paraissant pendant la saison de Novembre à Mars.

**Journal libre de la Corse** (L.e). Publié à Ajaccio en 1831, dans un but d'opposition au gouvernement sous la direction de *Mathieu Vico*. Ce fut une des transformations du *Journal de la Corse*. Son format fut alors agrandi et c'est à ce moment qu'il cessa d'être simplement administratif en commençant la publication d'articles politiques. Mais la lutte contre le Préfet Jourdan l'obligea à aller se faire imprimer à Bastia en changeant encore une fois son titre pour s'appeler *L'Echo de la Corse*.

**Joyeux Paissant** (Le). Journal hebdomadaire et littéraire fondé à Bastia en 1901 et qui offrit asile à de jeunes poètes et littérateurs. Eut une existence éphémère.

**Journal des Poilus** (Le). Organe politique créé en vue des élections. Format in-folio, feuille simple à 5 colonnes. Directeur : M. *Dominique Vecchini*. Bureau : 2, rue Miot, à Bastia. N° 1 en Novembre 1919, cessa de paraître après la période électorale.

**Journal populaire de Sartène** (Le). Organe républicain publié, mais non imprimé, à Sartène en 1892 sous la direction de M. *Simon Buttafoca*. Cessa de paraître au bout de quelques mois.

**Lampion** (Le). Journal satirique publié à Ajaccio en Juin 1891 sous la direction de M. *Casanova* et de M. *Paoli*, ancien directeur de *L'Echo d'Ajaccio*. N'eut que quelques numéros.

**Libecciu Scatinatu** (Le). Petit journal éphémère publié en dialecte bastiais, dans le format in 4°, en concurrence avec *La Tramuntana*.

**Ligue Corse** (La). Publication mensuelle fondée à Paris au siège de la *Ligue Corse*, rue du Pont Neuf, n° 17. Format in-folio raisin, 4 pages, 4 col. 1<sup>er</sup> numéro le 12 mai 1903 (Voir *Echo de la Corse*, 1903). Ne parut que 2 ou 3 fois.

**Lorgnette** (La). Publication trihebdomadaire qui parut pendant quelques semaines à Ajaccio en 1898.

**Luciole** (La). Petit journal littéraire fondé à Ajaccio en 1893 par un groupe de jeunes littérateurs qui ne lui assurèrent qu'une existence éphémère.

**Mâquis** (Le). Journal hebdomadaire fondé à Ajaccio en 1910 et qui n'eut qu'un seul numéro. (à suivre)

## Henry VIGNAUD

Le texte de ce numéro était complètement tiré et nous allions terminer la composition des pages de couleur lorsqu'un malheur soudain vint frapper à son tour l'auteur du remarquable mémoire que nous publions aujourd'hui.

Henry Vignaud, dont nous signalions avec admiration l'étonnante activité, conservée malgré ses 92 ans, vient d'être victime d'un accident, redoutable à son âge et semblable à celui qui emporta l'année dernière un autre ami des livres, Mathieu Ollagnier, le regretté conservateur de la bibliothèque de Bastia.

Le savant historien de l'Amérique, dédaignant la précaution qui aurait dû s'imposer à un nonagénaire, a fait une chute malheureuse dont les conséquences l'ont enlevé en trois jours à l'affection des siens et à la haute estime de ses nombreux amis des deux mondes.

Sa physionomie où brillait une vive intelligence, la grande amabilité de son caractère, le charme pénétrant de sa conversation érudite, inspiraient une franche et cordiale sympathie à tous ceux qui furent en rapport avec ce respectable et infatigable travailleur.

C'est une grande perte pour l'anthropologie et l'histoire de l'Amérique. Le dernier travail accompli, dans cette existence si longue et si bien remplie, aura été pour la *Revue de la Corse* qui perd en lui un ami nouveau et un savant collaborateur.

La vieille église de Bagneux, sa paroisse, avait peine à contenir la foule de tous ceux qui, depuis tant d'années, avaient entretenu avec lui d'amicales relations et venaient rendre au grand vieillard un dernier et respectueux hommage.

Ses obsèques eurent lieu, dans un pieux recueillement, avec les honneurs dus à ses titres de Conseiller honoraire de l'ambassade des Etats-Unis et de grand officier de la Légion d'honneur.

### Nos Annonces.

Ce titre surprendra sans doute les abonnés de la *Revue* qui savent que, depuis sa fondation, nous avons toujours systématiquement écarté toute annonce, voulant réserver toute la place aux questions intéressant la Corse.

« Enfin, il y vient, dira-t-on peut-être ! » Effectivement nous y allons, nous courons même au devant, mais pas comme on pourrait le supposer.

En effet, les annonces que nous sollicitons auront cette particularité d'être *gratuites et permanentes*, sans compensation d'aucune sorte, pas même l'obligation de s'abonner. Mieux encore, nous enverrons *gratuitement* à nos nouveaux clients le premier numéro contenant celle qui les concerne.

Il semble superflu de dire au lecteur qui nous connaît que cette innovation nous est suggérée par le désir de rendre service aux Corses qui en profiteront et aux touristes qui visiteront leur pays.

On sait que, depuis quatorze ans, nous donnons *benévolement*, avec le concours d'une employée connaissant la Corse, tous les renseignements désirables aux nombreux touristes envoyés par le Touring Club, le P.-L.-M., la Compagnie Fraissinet, etc., qui ont transformé nos bureaux en un véritable Syndicat d'Initiative et viennent nous consulter pour leur voyage en Corse.

Or, depuis la guerre, presque tous s'inquiètent des surprises de la vie chère et nous questionnent sur les prix des hôtels. Nos informations particulières nous permettent de les renseigner sur quelques uns, mais nous voulons faire davantage et les engager à excursionner sans aucune inquiétude à cet égard.

Dans ce but, nous offrons à tout bon hôtelier corse une annonce, *gratuite et permanente*, indiquant son nom, son hôtel : adresse, nombre de chambres, prix de la journée et de chacun des trois repas, avec ou sans vin, et s'il a un garage gratuit ou payant.

Nous connaissons les desiderata des touristes, en ayant vu quelques milliers, et nous avons la certitude que cette liste sera très appréciée par eux. Aussi invitons-nous nos lecteurs corses à faire connaître aux bons hôtels l'avantage qui leur est offert, les engageant à en profiter par le simple envoi des renseignements nécessaires.

Notre conviction est que ce nouveau sacrifice répond à un besoin et rendra des services. Nous souhaitons d'être compris par le plus grand nombre de bons hôteliers corses qui pourront ainsi, sans aucun frais, attirer chez eux les clients et favoriser le tourisme dans leur pays. C'est un des buts que poursuit *La Revue de la Corse*.

A NOS AMIS. — Il ne suffit pas de reconnaître l'utilité de la *Revue*, il faut l'aider à vivre en lui recrutant de nouveaux abonnés.

## Nouvelles Bibliographiques

La *Société des Sciences* de Bastia vient de publier son deuxième Bulletin de 1922 (Nos 437-440) qui est particulièrement intéressant.

M. Marien Martini, instituteur à Rogliano, y publie, en 60 pages, une remarquable monographie de l'extrémité du Cap Corse, illustrée de douze photos admirablement réussies.

M. Martini étudie dans un ordre parfait : les conditions géographiques, le rôle historique et la situation économique de cette partie du territoire de la Corse qui se distingue si nettement des autres. Il s'étend longuement sur les avantages touristiques de cette région en décrivant Macinaggio, Rogliano, Ersu, Centuri, Morsiglia, Luri, Pino, etc.

C'est un excellent guide, instructif par l'abondance de sa documentation, pour toute cette partie extrême du cap qui s'étend au delà de la vallée de Luri.

Un arbre généalogique des seigneurs de San Colombano et d'autres documents historiques complètent cette savante étude régionale de la Piève de Rogliano qui apporte une très importante contribution à l'histoire des diverses régions de la Corse.

Après un travail considérable mais très spécial sur la flore corse, dont le savant auteur, M. R. de Litardière, a réuni les éléments en des excursions variées et laborieusement accomplies, M. Emile Franceschini, dont les lecteurs de la *Revue* connaissent le talent d'annaliste, nous peint la physionomie de la Corse au début de la Restauration.

Le parti qu'il sait tirer des rapports de Constant, le commissaire spécial qui résida en Corse en 1816-1818, « observateur le plus subtil et le plus fin, en même temps que le narrateur le plus attrayant », lui permet de montrer « les efforts sincères du gouvernement de Louis XVIII pour pacifier la Corse et lui rendre sa prospérité ».

Par ces pages d'histoire anecdotique, M. E. Franceschini nous présente un tableau fidèle de ce qu'était la Corse à cette époque, tiraillée entre deux administrations, l'une civile l'autre militaire, non seulement rivales mais parfois opposées l'une à l'autre.

Rien de plus historiquement intéressant que cette « gazette vivante » qui termine le dernier de ces Bulletins que M. Ambrosi sait si bien maintenir à la hauteur des mémorables antécédents de la « Société des Sciences de la Corse ».

M. Caïtucoli, député de la Corse, vient de remettre au Conseil général le rapport dont il a été chargé pour un *Programme de mise en valeur de la Corse*.

Ce remarquable travail forme une importante brochure in-quarto de 52 pages ; il est divisé en 8 chapitres : *Aperçu historique* — *Etat physique*. — *Assainissement*. — *Communications*. — *Groupes scolaires*. — *Ports maritimes*. — *Relèvement agricole*. — *Services télégraphiques*.

Cette étude documentaire, appuyée de citations concordantes, rappelle de curieuses coïncidences qui établissent une sorte de complicité des événements et des hommes pour aboutir à l'abandon dans lequel la Corse se débat aujourd'hui.

L'aperçu historique, qui occupe les dix premières pages, condense très habilement les principaux faits de l'histoire de la Corse pour amener le lecteur à comprendre la situation et les besoins actuels du pays.

C'est là un programme clair et complet de toutes les questions à l'étude pour le relèvement de la Corse qui a déjà, et depuis si longtemps, rempli tant de colonnes de journaux.

M. J. Carabin vient de commencer, dans *l'Echo de la Corse et des colonies*, la publication d'un roman qui s'annonce comme devant être une œuvre d'un très grand intérêt.

Deux jeunes gens de Pietrosu sont mobilisés ; l'un d'eux, avant de partir, déclare son amour à la sœur de son ami, *Marguerite de Casanova*, qui lui promet de ne pas avoir d'autre époux que lui, à son retour. Le frère de la jeune fille est tué et son fiancé, mortellement blessé, charge son capitaine de porter à Marguerite sa dernière parole en la déliant de son serment.

Celui-ci, également blessé, ne peut aller en Corse qu'un an après la paix. Il est chaleureusement reçu par les parents de la jeune fille qui lui demandent de prolonger son séjour parmi eux. Mais Marguerite de Casanova a fait sur le capitaine une impression profonde et les sentiments éprouvés par ces deux natures d'élite, dans cette situation délicate, vont faire l'objet de développements psychologiques par lesquels M. J. Carabin tiendra sous le charme pendant quelque temps encore, les lecteurs de ses feuilletons hebdomadaires.

N'oubliez pas la propagande pour la *Revue*.

M. Paul Guitet-Vauquelin, l'auteur bien connu d'un grand nombre d'articles sur la Corse, a écrit, à l'occasion de la fête de Pascal Paoli, un à-propos en un acte et en vers, intitulé **Pèlerinage posthume**, qui fut représenté avec un grand succès à Corte, le 25 mai dernier.

Dans une touchante fiction poétique, Paoli revient voir la ville qui fut, de son temps, le cœur et la citadelle de la Corse. En de fort beaux vers, il évoque les glorieux souvenirs du passé, lorsqu'un jeune soldat, héros de la dernière victoire, vient lui prouver que la Corse d'aujourd'hui égale celle d'autrefois.

Contrairement à certaines poésies qui ont besoin, pour être mises en valeur, d'une savante interprétation, les vers de M. Guitet-Vauquelin, inspirés par un noble souffle patriotique, s'emparent du lecteur qu'ils maintiennent sous le charme poétique du premier jusqu'au dernier.

Tous ceux qui ont le goût des Belles-Lettres voudront lire cette brochure de 16 pages, sous couverture, dont le prix est de 1 fr. 25, franco 1 fr. 50.

Rappelons qu'il suffit, pour la demander de remplir le talon du mandat remis par la poste pour notre compte de chèques postaux N° 211.44.

### Trois exceptions

Ces exceptions s'appliquent à des ouvrages qui, bien qu'en étant pas Corses méritent néanmoins d'être tout spécialement recommandés aux lecteurs de la *Revue*.

Celui auquel revient naturellement la première place a pour auteur nos excellents contrères M. Henri Omessa, directeur de *L'Eveil de la Corse* et M. Charles Omessa, Directeur à *L'Information* de Paris.

Les deux « frères Corses » en écrivant **Anaitis, fille de Carthage**, ont montré une très grande érudition.

La description des trésors de l'archéologie carthaginoise, la précision et l'abondance des détails caractéristiques des mœurs de l'époque, nous font penser à *Salammbo* où Flaubert évoqua le tableau des guerres puniques avec une vigueur réaliste que nos auteurs n'ont nullement cherché à imiter.

Ils ont comparé au contraire deux civilisations en plaçant dans le même milieu une fiction captivante dont on a dit : « c'est une idylle moderne dans un décor antique et merveilleux, un lieu d'amour où le rêve et la documentation se mêlent avec un art exquis ».

1<sup>re</sup> ANNÉE complète et brochée : 20 fr. — 2<sup>e</sup> ANNÉE complète avec tables : 25 fr.

Aux éloges mérités se joint toutefois le regret que MM. Omessa n'aient pas donné à leur séduisante création le cadre de la Corse de préférence à celui de Carthage.

Notre collaborateur M. Santoni, en citant dans sa note de la page 157 de ce numéro, le chef d'œuvre de M. Louis Hémon, **Maria Chapdelaine**, nous fournit l'occasion de parler exceptionnellement à nos lecteurs d'un ouvrage qui, sans être Corse, est bien certainement français. Non seulement parce qu'il est écrit dans notre langue, mais parce qu'il nous initie à la vie de ces anciens compatriotes qui avaient fait du Canada une *Nouvelle France* et qui parlent encore le langage de nos ancêtres, dont l'ouvrage reproduit les légères déformations.

Ce qui nous charme dans cette captivante lecture, c'est qu'on y retrouve toutes les qualités de la race qui avait conquis à notre pays les Indes et le Canada, ces fondements actuels de la puissance Britannique.

Les journaux Canadiens évaluent à huit millions le nombre de personnes ayant lu actuellement *Maria Chapdelaine* dans le monde entier.

Ce chiffre ne paraît pas excessif étant donné qu'outre l'édition française du livre, il existe à l'heure actuelle trois éditions canadiennes, une édition américaine, une édition anglaise, une édition suédoise, une édition espagnole, une édition hollandaise et une édition allemande, et que, d'autre part, six grands quotidiens dont trois sont parmi les plus répandus dans le monde, ont publié l'œuvre dans le cours de l'année.

Si l'on ajoute à cette information qu'il n'y a pas beaucoup plus d'un an que le livre a paru, on se rendra compte du formidable pouvoir d'attraction qu'il contient et qui n'a pas d'égale dans la littérature contemporaine.

Il est triste de penser que le jeune auteur de ce chef d'œuvre incomparable est mort sans même avoir vu l'aurore de son formidable succès ; que ne lui offrirait-on pas aujourd'hui pour un nouvel ouvrage ?

Nous ferons une autre exception en faveur d'une œuvre bien différente, mais qui se rapporte davantage à la Corse puisqu'elle est italienne, ce qui permettra à beaucoup de nos lecteurs de la juger et de l'apprécier dans sa langue originale.

La *Storia di Cristo* de Giovanni Papini a paru à Florence en 1921 et a déjà dépassé 300,000 ex. Cette production retentissante d'un laïque qui depuis vingt ans était en Italie « un scandale pour les âmes délicates et pieuses », qui se défend d'être « converti » et qui écrit pour les laïques « un livre vivant, qui rende plus vivant le Christ, l'éternel vivant », a opéré, dans l'Italie intellectuelle et malgré l'effervescence politique, un véritable bouleversement qu'il importait de faire connaître dans l'île voisine.

Voici que l'écrivain, dont un grand journal catholique demandait naguère à la censure d'interdire les livres, mériterait aujourd'hui « l'éloge et l'encouragement de tous les bons esprits. »

Tous les journaux ont parlé de ce célèbre ouvrage qui semble un événement philosophique et religieux et que termine une prière au Christ dont la *Revue Universelle* a dit : « elle vaut d'être opposée à la *Prière sur l'Acropole* et l'*Histoire du Christ* de G. Papini mériterait d'être immortelle. »

La remarquable traduction française de Paul-Henri Michel rend passionnante la lecture de ces hautes considérations philosophiques qui forment un élégant volume revêtu d'un émouvant et réaliste portrait du Christ.

Pour être agréable à nos lecteurs nous pourrions leur expédier, avec recommandation postale, l'œuvre de MM. Omessa (7 fr.), celle de Louis Hémon (7 fr.50) et celle plus importante de Giovanni Papini (11 fr.)

### Une manifestation artistique

Le touriste qui éprouve la démangeaison, à son retour de Corse, d'écrire un sensationnel récit de son voyage, ne manque généralement pas, après l'inévitable chapitre du bandit où il erre lamentablement, de peindre les villages de la montagne comme peuplés de paysans arriérés et réfractaires à toute occupation intellectuelle.

Or, rien n'est plus faux. Il a traversé la Corse en auto, ne l'a pas comprise et lui fait par ignorance la plus menteuse réputation.

Il faut constater au contraire que, depuis quelque temps, d'intéressantes tentatives littéraires théâtrales ou artistiques ont rencontré, dans de nombreuses communes isolées, un étonnant succès. Le tragédien belge qui eut l'idée, l'année dernière, de parcourir une partie de la Corse en donnant dans les

villages des *Récitals de poésie*, nous disait qu'il était surpris de l'accueil chaleureux que ces soirées purement littéraires avaient partout rencontré.

Parmi les manifestations de cette nature qui se sont spontanément produites dans quelques localités, il faut signaler celle qui vient d'avoir un si complet succès à Ghisoni.

Le vaillant chef-lieu de Canton, campé dans son isolement au pied du *Kyrie* et du *Christe Eleison*, entre l'Inzecca et la forêt de Marmano, a déjà su installer l'électricité dans toutes ses demeures et vient d'organiser, à l'occasion de la fête patronale, avec ses propres moyens, en recrutant ses artistes parmi ses habitants, une représentation théâtrale où se sont révélés de véritables talents qui prouvent l'aptitude bien connue des Corses pour les travaux intellectuels.

Sur une scène dont les décors improvisés sont inondés de lumière électrique, des amateurs de Ghisoni ont interprété, avec un ensemble surprenant pour des débutants, trois comédies en un acte, séparées par des intermèdes de chant et de chansonnettes comiques, et formant un spectacle complet, applaudi par une foule enthousiasmée qui emplissait la salle trop étroite.

Voilà un exemple de ce que peut faire une initiative intelligente dans une bourgade éloignée de tout centre d'activité. Nous le signalons comme une de ces manifestations intellectuelles et artistiques, qu'on devrait partout encourager, étant susceptibles de faire aimer le séjour villageois, d'inspirer le goût des œuvres littéraires et de contribuer efficacement à ce relèvement de la Corse autour duquel on fait tant de bruit inopérant.

Depuis trois ans, à chaque fin d'année, nos abonnés nous ont vu hésiter avant d'entreprendre la coûteuse publication d'une nouvelle année et beaucoup nous ont adressé, à ce sujet des témoignages de sympathie que nous n'avons pas oubliés.

Dès maintenant, rassurons-les pour l'année 1923. Elle paraîtra même avec de notables améliorations et augmentations dont les entretiens de notre prochain numéro. Ils y verront notre persévérance au milieu des difficultés et notre continuél désir de perfectionnement.

Nous espérons que cette *Quatrième année* d'une œuvre, restée téméraire puisque sans bénéfices, sera digne des précédentes.

**Le montant du n° demandé comme spécimen est déduit de l'abonnement.**

## QUESTIONS CORSES

### Réponses

Quelle est la montagne corse qui fut appelée le « Mont Alban » ? (Q. n° 27).

Le *Mons Albanus* dont parle Pline est tout simplement le mont Albain au pied duquel s'étendait Albe, voisine et rivale de Rome. Voici par suite de quel faux-sens on cherche ce mont en Corse.

D'abord il serait inexact de dire que Papirius fut le premier consul romain qui remporta un succès contre les Corses. Dès l'an 494 de Rome, le consul L. Cornelius Scipion avait dirigé la première expédition dans l'île et pris Aleria, puis, ayant conquis sur les Carthaginois Olbia en Sardaigne, il obtint le triomphe comme en font foi les *Annales Capitoline*. Il fut donc le premier à monter au Capitole, suivant le rite, pour une victoire remportée sur les Corses. Plus tard M. Clodius envoyé en Corse par Licinius Varus, y est écrasé. Varus arrivant à son tour dépose Clodius de son commandement, saccage quelques ports et rentre à Rome sans obtenir le triomphe. Clodius est livré aux Corses qui le renvoient à Rome où il est mis à mort, traîné aux Gémonies et jeté dans le Tibre. Le consul Spurius Carvilius à son tour est envoyé en Corse sans succès.

Enfin (en 522), C. Papirius consul, ayant livré bataille aux Corses dans les *Campi Mirtei* (près de St Florent où l'on trouve encore dans la région de Casta, la *torre delle Mortelle* et même le *Campo dei Morti*, champ des myrtes) fut vainqueur ; mais il commit l'imprudence de les poursuivre dans la montagne où il fut cerné : la soif et les Corses lui tuèrent un grand nombre de soldats. Papirius dut offrir la paix aux vainqueurs en leur proposant de devenir alliés du peuple romain.

De retour à Rome il demanda le triomphe. Mais le Sénat, sachant ce qui s'était passé, le lui refusa. Alors, dépité, le consul se décerna un triomphe non officiel. Chacun sait que selon la tradition le triomphateur couronné de laurier montait au Capitole offrir à Jupiter une branche de cette plante avec les prémices du butin. Papirius, retiré avec son armée sur le mont Albain, devant le temple de Jupiter Latial (au lieu de Jupiter Capitolin) et s'étant couronné de myrte (au lieu de laurier) en souvenir des *Campi Mirtei* « triompha ». Et par la suite tandis que les généraux triomphateurs se montraient

dans les cérémonies et les fêtes couronnés de laurier, lui s'y montrait couronné de myrte. C'est ce que nous apprend Valère-Maxime quand il écrit : *Papirius quidem Maso cum bene gesta Republica triumphum a Senatu non impetrasset, in Albano monte triumphandi initium fecit* (il fut le premier à avoir le triomphe sur le mont Albain, au lieu du Capitole) *et ceteris postea exemplum praebuilt, proque laurea corona, cum alicui spectaculo interesset myrtea usus est*. Cette phrase, très claire, explique celle de Pline qui en effet, prise isolément, peut prêter à confusion : *L. Piso tradit Papirium Masonem, qui primus in monte Albano triumphavit de Corsis, myrto coronatum ludos circenses spectare solitum*. L'erreur provient du sens attribué à *triumphare* qui signifie, non pas : triompher, mais : avoir les honneurs du triomphe. Le sens est donc celui-ci : Papirius le premier reçut le triomphe sur le mont Albain pour une victoire remportée sur les Corses. Une inscription retrouvée à Rome et reproduite par Limperani (*Istoria*, I. p. 106) fait allusion à peu près dans les mêmes termes à ce triomphe original, le premier du genre. D'ailleurs il est impossible d'interpréter différemment, même à un autre point de vue, puisque selon les détails que nous avons reproduits d'après l'historien grec Zonaras, cité par Limperani, la montagne corse, quel qu'ait été son nom, fut fatale à l'expédition de Papirius. Paul ARNAUD.

### Succès Corses

L'académie française vient d'attribuer le grand prix du roman, prix Gobert, à M. Francis Carco pour son dernier roman *L'Homme traqué* (1 vol. broch. in-12, 246 pages, 6 fr.50). L'auteur est un enfant de la Corse, de son vrai nom François Carcopino, son père était conservateur des hypothèques.

C'est encore un Corse, M. Jean Dominique Aubinne, né à Ajaccio, qui a obtenu le grand Prix de Rome de sculpture. C'est lui l'auteur du remarquable projet du monument aux morts d'Ajaccio.

Nous rappelons à nos lecteurs que le Catalogue d'ouvrages sur la Corse, — attendu par beaucoup d'entre eux — ne tardera pas à paraître. En plus des 8 pages déjà tirées, deux autres ont paru et nous le compléterons par une dernière qui paraîtra bientôt, après laquelle il sera mis aussitôt en distribution.

# REVUE DE LA CORSE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

LES DEUILS LITTÉRAIRES DE LA CORSE

COLONNA de CESARI ROCCA



Une profonde émotion, que le temps n'a pas encore calmée, nous étreint lorsque nous voulons parler à nos lecteurs de la perte irréparable que viennent de faire prématurément les lettres et les sciences historiques de la Corse en celui qui fut le savant et intègre historien de son pays.

Nos douloureux regrets ne vont pas seulement à l'érudit écrivain qui fut à nos côtés depuis la fondation de la *Revue de la Corse*, dont il était un des plus dévoués collaborateurs, mais à l'ami sincère et bon pour lequel une vive sympathie s'était développée en des relations anciennes et très suivies que facilitait un proche voisinage.

Nous conserverons un ineffaçable souvenir de ces entretiens pleins d'une confiante intimité, que ses vastes connaissances en toutes les questions touchant la Corse rendaient particulièrement instructifs et intéressants. C'était, en histoire comme en littérature, un conseiller expérimenté dont le jugement était toujours inspiré par une forte et saine appréciation des personnes et des faits.

Il nous avait quitté souriant, nous promettant pour le surlendemain un article sur Don Juan Corsè qu'il destinait à la *Revue*. Surpris de le voir en retard pour la première fois et de ne plus recevoir ses amicales visites, nous lui faisions demander : seriez-vous malade ?

Hélas ! Ce n'était plus lui qui devait nous répondre. Depuis la veille une angine de poitrine, aussi soudaine qu'implacable, avait terrassé, après d'atroces souffrances, celui que nous avions laissé, quelques jours auparavant, plein de vie et de santé, dans toute la force de ses 58 ans.

Nous nous inclinons profondément, devant la tombe à peine fermée de cet ami sûr et dévoué et nous laissons à la plume autorisée de celui qui a la garde des archives de la Corse le soin pieux de commémorer l'historien qui leur consacra la meilleure partie de son existence.

A. C.

C'est sous le coup de la douloureuse émotion que m'a causée la mort si brusque et prématurée du comte Raoul Colonna de Cesari Rocca que j'écris ces quelques pages. A peine âgé d'une soixantaine d'années et dans la pleine vigueur de son talent, il disparaît, laissant une œuvre certes considérable mais qu'il se proposait de continuer longtemps encore pour l'honneur et le profit de la Corse. Ici, dans cette *Revue de la Corse* qui était comme sa maison, dont il fut l'ami et le collaborateur constant et fidèle et que sa mort plonge maintenant dans le deuil, il convenait de dire quel probe, consciencieux et remarquable historien de la Corse périt avec lui.

Et tout d'abord, ce fut un homme exquis et charmant, un causeur spirituel, maniant parfois l'ironie mais avec tact et discrétion, sans jamais rien de blessant. Profondément Corse, la bonté native s'alliait chez lui à une grande fermeté et aussi à une susceptibilité très sensible. Il ne refusait jamais de fournir aux curieux d'histoire les renseignements qu'ils sollicitaient de sa science et l'on ne recourait jamais en vain à son immense érudition. J'avais eu il y a plus de quinze ans, l'honneur et le plaisir de le rencontrer à Paris et j'ai toujours gardé le meilleur souvenir des quelques entretiens que j'eus avec lui et qui roulèrent toujours, — il me le rappelait naguère — sur notre chère Corse. Il descendait par son père d'une des plus anciennes et plus nobles familles de l'au-delà des Monts à laquelle appartenait le fameux député du Tiers-Etat corse aux Etats Généraux de 89, et par sa mère, une Vallée Hautmesnil, il descendait d'un haut fonctionnaire de la cour de Jérôme, roi de Westphalie.

Jeune encore, il commença par s'adonner à la littérature d'imagination, et fonda même — comme c'était la mode chez les jeunes écrivains vers 1885 — deux revues : *l'Indépendant littéraire* et *la Comédie humaine*, qui n'eurent du reste qu'une courte existence. Une petite plaquette de vers, *Les Ciseaux*, un roman, *L'Heure de l'amour*, et une pièce (en collaboration avec M. d'Auriac), *La Gaffe*, furent ses premiers et, je crois bien, ses seuls essais de pure littérature, et ils ne sont point dépourvus, loin de là, de talent. Mais sa véritable voie était ailleurs.

L'histoire de sa patrie, de la terre de ses ancêtres, la Corse, ouvrait à son activité intellectuelle un champ immense et jusqu'alors fort peu exploité : tout ou presque tout était encore à y défricher. Depuis 1880, une petite équipe de travailleurs, sous la direction de M. l'abbé Letteron, recherchait, publiait, critiquait des documents peu connus ou complètement inédits concernant l'histoire corse, et leur énorme labeur donnait des résultats très appréciables et des plus encourageants. Mais, à part le court et romantique manuel de Grégorovius et les médiocres chapitres de Monti, aucun travail d'ensemble n'avait paru, depuis les deux volumes de Jacobi et celui de Friess. Il importait en effet de rassembler, avant tout, les matériaux qui pussent servir à élaborer l'ouvrage rêvé, où serait consigné, tout d'une haleine, l'histoire du peuple corse. Colonna de Cesari Rocca, dans le feu de la jeunesse, se sentit la force d'écrire ce livre qui manquait; il n'hésita pas et en 1890 il publia chez Bayle, dans la « *Petite Bibliothèque d'Histoire et de Géographie* », une « *Histoire de la Corse* » en 200 pages et pour le minime prix de 0 fr. 70 cent.

Tout n'était pas à laisser dans ce petit ouvrage, dont il ne se dissimula point plus tard les lacunes et les faiblesses. On y constate un réel souci d'information, on y trouve une bibliographie utile et des notes fort instructives. Le Moyen-âge y occupe une place prépondérante. Le Moyen-âge Corse en effet, plus que toute autre période de notre histoire, intéressait le comte Colonna de Cesari-Rocca. Il le reconnaissait lui-même et me l'écrivait encore récemment. D'autre part, on remarque, dans ce petit livre, de très curieuses pages, sur les Corses au service de l'étranger et, en particulier, sur Thomas Lenchi et Sanson Napollon. Malheureusement les documents sur les origines médiévales en Corse étaient encore trop rares et la critique de ceux que l'on possédait n'avait pas été poussée assez loin pour qu'on pût les utiliser.

Une besogne d'investigations dans les archives et les bibliothèques s'imposait. Il y avait, dans les Annales de la Corse, encore trop d'imprécisions, d'obscurités et aussi de légendes tenaces. L'abbé Letteron avait bien détruit, définitivement, espérons-le, l'absurde histoire d'Ugo Colonna, complaisamment narrée par les vieux chroniqueurs et qu'avait déjà rejetée Limperani. Mais il restait beaucoup à faire dans le domaine de la critique et M. Colonna de Cesari Rocca s'attela à cette dure, mais indispensable tâche. Durant plus de quinze ans, il allait s'employer à un travail de pure érudition ; il allait se mettre à rechercher, classer, analyser, critiquer les documents concernant l'histoire de l'île, et il se livra à de longues et minutieuses fouilles dans les grands dépôts de livres et d'archives. Chargé d'une mission spéciale et avec le puissant appui du Comte Charles-Pozzo-di-Borgo, qui continuait ainsi une belle tradition familiale (1), il put visiter les principales archives d'Italie et de Catalogne — celles de Gênes, Pise, Turin, Florence, Rome, Barcelone — sans parler des Archives Nationales de Paris, des Archives départementales de la Corse, ni des dépôts privés. Il réunit ainsi un nombre considérable de textes de toutes sortes, actes officiels, rapports, mémoires, etc ; il avait surtout exploré les archives de Gênes, celles de l'Etat et celles de Saint-Georges (2) qui lui avaient procuré une abondante récolte.

Il s'était rendu une première fois à Gênes, en 1892, et y avait principalement recueilli des documents d'intérêt généalogique. Il publia même, en 1892, un *Armorial Corse* qu'il fut le premier, plus tard, à critiquer sans ménagement, lors-

---

(1) Le Comte André Pozzo-di-Borgo avait été le Mécène de l'éru lit Grégori.

(2) Il ne faut pas oublier que l'abbé Ambrogio Rossi avait déjà, mais un peu rapidement, fouillé dans les archives gènoises.

qu'il se rendit compte des erreurs et des omissions qu'il contenait. Mais tel qu'il est, il est encore le seul travail d'ensemble paru sur cette importante question de la noblesse corse : seulement il ne faut le consulter qu'avec les plus grandes précautions. En 1893, il publia deux études généalogiques, l'une sur la maison d'Ornano, qu'il devait refaire complètement plus tard, l'autre bien supérieure, sur la famille Pozzo-di-Borgo. La collection Alfonsi et plus spécialement le superbe recueil de blasons corses dessinés et coloriés par Alfonsi, lui furent d'un grand secours. Il avait, entre temps, découvert l'existence de quelques évêques des diocèses corses, prélats qui n'avaient pas été mentionnés dans *l'Italia Sacra* d'Ughelli et il les fit connaître dans une brochure publiée en 1895 chez Leroux : *Evêques de la Corse inconnus d'Ughelli*. Puis il revint à ses études sur les maisons historiques de l'île et publia en 1896 : *Les Maisons historiques de la Corse ; les Pères*, et en 1899 : *Les Seigneurs d'Ornano et leurs descendants*. Ce dernier ouvrage fut très goûté du regretté marquis d'Ornano, mort récemment. (3)

Enfin, en 1899 il donne un premier essai sur les Bonaparte avant Napoléon sous le titre de : *La Vérité sur les Bonaparte avant Napoléon*. Il le reprit plus tard avec plus d'ampleur.

En 1900, le comte Colonna de Cesari Rocca est de nouveau à Gênes et il y compulse minutieusement les liasses et registres relatifs aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. En même temps que lui travaillait dans ces archives un remarquable érudit italien, le général Ugo Assereto, qui étudiait alors la lutte des Cinarchesi contre Gênes. Ces deux savants portant leurs investigations sur la même époque et le même pays, nouèrent des relations et parfois se communiquèrent l'un à l'autre des documents et se fournirent mutuellement des indications des plus appréciables. Mais, comme celle des poètes, la race des érudits est d'une susceptibilité facile à émouvoir ; entre Colonna de Cesari Rocca et Ugo Assereto se posa une question de priorité à propos de la critique de la légende de Sambocuccio d'Alando. Je me hâte d'ajouter que dès 1902 toute discussion sur ce sujet était close entre eux. Ce qui est certain et ce qu'il faut retenir, c'est que désormais la date précise de l'action de Sambocuccio était retrouvée et qu'il fallait reporter du XI<sup>e</sup> siècle (comme l'avait bien vu Cambiagi) au XIV<sup>e</sup> le rôle du fameux défenseur « del Comune ».

C'est à ce moment que Colonna de Cesari Rocca publie ses études sur l'union de Gênes et de la Corse : en 1900, *Notes critiques sur Gênes et la Corse*, et *La Réunion définitive de la Corse aux Etats de la Commune de Gênes en 1347* ;

---

(3) Voir *Revue de la Corse*, n° 15 (mai-juin 1922).

en 1901, *Recherches sur la Corse au Moyen-Age ; origines de la rivalité des Gènois et des Pisans en Corse*. La même année il écrit : *Les de Ferrari d'après les manuscrits della Cella*. Il avait aussi visité les archives de l'Aragon et de la Catalogne à Barcelone, où les registres des rois Martin, Ferdinand et Alphonse lui réservèrent d'importantes trouvailles. Il put ainsi constater que beaucoup de titres de familles corses se prétendant anoblies par les rois d'Aragon étaient faux et avaient été fabriqués au XVIII<sup>e</sup> siècle par un peu scrupuleux généalogiste, qui spéculait sur la vanité humaine.



Le Comte Colonna de Cesari Rocca

En 1905, Colonna de Cesari Rocca publie un ouvrage considérable et du plus haut intérêt : *Le Nid de l'Aigle, Napoléon, sa patrie, son foyer, sa race*. L'histoire des ancêtres directs de Napoléon y est retracée d'après les sources les plus sûres. On y voit comment le premier Bonaparte établi à Ajaccio fut un modeste soldat dont les descendants occupèrent peu à peu des situations importantes dans la petite ville. La vie à Ajaccio au XVIII<sup>e</sup> siècle y est décrite avec des détails fort suggestifs, et certaines erreurs, en particulier certaines assertions de M. Frédéric Masson, y sont courtoisement relevées.

Mais l'œuvre essentielle de Colonna de Cesari Rocca, celle qui devait contenir en une synthèse remarquable les résultats des travaux et des recherches de toute une vie, parut deux ans après : je veux parler de *l'Histoire de la Corse écrite pour la première fois d'après les sources originales*. (Paris, Bonvalot-Jouve, 1907). C'est là un livre d'histoire qui restera. L'historien, comme l'écrivait récemment M. Charles Victor Langlois, dans un article magistral sur Ernest Lavisse, n'est pas seulement l'érudit qui recherche, dépouille, critique et publie les documents. Il est et il doit être l'écrivain qui met en œuvre ces documents, qui tire d'eux la vie, la réalité puissante, et dans un travail de synthèse, ressuscite le passé, peint les hommes, peuples, sociétés, personnages tels qu'ils furent, sait à la fois voir et juger. Colonna de Cesari Rocca dans son Histoire de la Corse a fait œuvre d'historien et d'érudit en même temps. Il a désencombré nos annales de vieilles légendes désormais inacceptables, celles d'Ugo Colonna et de Sambocuccio en particulier. Il a jeté quelque clarté dans le chaos du Moyen-âge corse ; il a mis en relief le rôle des Pisans, des rois d'Aragon, des Papes, des ducs de Milan, des grandes familles génoises comme les Fregosi. Il a déterminé, avec le plus de netteté possible en un pareil sujet, les caractères de la féodalité corse, — étrangère, indigène, ecclésiastique — et narré avec précision les phases de la lutte longue et implacable des Cinarchesi contre la Sérénissime République. Le XVI<sup>e</sup> siècle et surtout les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> sont traités plus rapidement, car il se proposait, je crois, d'aborder à nouveau leur étude et tenait surtout à faire revivre avec quelque précision tout le Moyen-âge.

Les sources sont indiquées en note au début de chaque chapitre. L'auteur y signale généralement les dépôts d'archives et les séries de documents qu'elles renferment, les sources narratives, les recueils de textes, et enfin les ouvrages de seconde main. Des notes critiques avec discussion se trouvent souvent au bas des pages. L'œuvre présente ainsi un caractère scientifique incontestable. Mais ce qui frappe aussi dans ce livre, c'est le souffle de patriotisme corse qui y règne d'un bout à l'autre, c'est le profond amour pour la patrie et le peuple corses que le descendant du député de l'île aux Etats de 89 sent vibrer en son cœur et sait entretenir dans l'âme du lecteur, non point tant par des phrases déclamatoires ou des amplifications emphatiques que par le simple et véridique exposé des faits.

Est-ce à dire que l'œuvre est parfaite : l'auteur lui-même reconnaissait qu'elle contient encore bien des lacunes, mais une entreprise de ce genre est difficilement définitive. *L'His-*

toire de la Corse de Colonna de Cesari Rocca devra servir de base à tout travail ultérieur sur l'histoire corse. Telle qu'elle est, elle constitue une synthèse de haute valeur et si telle de ses vues, ou telle de ses théories peut être l'objet de discussions, il n'en est pas moins vrai qu'elle demeurera et s'imposera comme étude d'ensemble forte et sérieuse.

Le comte Colonna de Cesari Rocca, infatigable, ne s'en tint pas à ce remarquable ouvrage qui lui avait coûté tant de recherches et de veilles. Il publia deux essais, l'un en 1908 : *La Vendetta dans l'histoire*, l'autre en 1909 : *Vengeances corses ; chroniques et récits*. En 1916 il écrivit pour l'*Histoire de Corse* de M. Villat (1) une introduction bibliographique des plus intéressantes, où il démolit quelques légendes et quelques erreurs. En 1917, il donne à la *Revue historique* une étude sur : *Un ministre de Philippe II auteur d'une histoire de la Corse*, où il démontre que la chronique attribuée à Giovanni della Grossa, est une vaste compilation dont le dit Giovanni a fourni la matière principale, mais dont l'auteur est le Corse Matheo Vazquez de Leca, ministre de Philippe II. Puis recherchant toujours les rapports de l'Espagne avec la Corse, il publie en 1917 (16 janvier) dans le *Mercur de France* un très remarquable article sur *Don Juan (Miguel Manara) sa famille, sa légende, sa vie*, où il prouve que Don Miguel Manara Vincentelo de Leca, le Don Juan espagnol, était fils de deux Corses : don Tomaso Manara et Geronima Anfriani. Cette étude surprit naturellement tous ceux qu'intéresse la question de Don Juan, et en particulier M. Maurice Barrès ; ils durent se rendre à l'évidence (2).

Enfin le comte Colonna de Cesari Rocca fut un des premiers qui répondirent à l'appel de M. Clavel, lorsqu'il fonda la *Revue de la Corse*. Il publia, dans notre cher périodique, des articles documentés sur les noms de familles corses, sur Sanson Napollon, et le Bastion de France, etc. et en dernier lieu sur l'origine prétendue corse de Christophe Colomb. Sur ce dernier sujet, l'auteur de cet article ne s'est pas trouvé d'accord avec M. Colonna de Cesari Rocca ; il faut espérer que la découverte de documents précis fera enfin la lumière sur cette brûlante question.

Maintenant que ce remarquable historien, que ce probe et consciencieux savant repose dans la paix du tombeau, inclinons-nous devant sa mémoire et rendons-lui l'hommage du respect et de l'admiration qui lui est dû. Quant à nous, Corses,

(1) Cette édition porte comme noms d'auteurs : Colonna de Cesari Rocca et Louis Villat. (Paris, Boivin, 1916).

(2) Tous les ouvrages mentionnés figurent dans les catalogues publiés par la *Revue de la Corse*. (N. d. l. D.)

souvenons-nous toujours qu'il fut sans aucun conteste un patriote corse dans le plus haut sens du mot. Son œuvre, par laquelle il contribue à faire connaître mieux et par conséquent aimer davantage l'histoire de notre pays est de celles qui ne périssent pas. Son nom restera à côté de ceux des Giovanni della Grossa, des Cambiagi, des Gregori, des Renucci. Ceux qui après lui ont abordé ou aborderont l'histoire de la Corse ne peuvent que lui devoir beaucoup. Il faudrait que tous les Corses, aussi bien les jeunes dans les écoles que les vieux à leur foyer, lisent avec intérêt et profit ses œuvres et retiennent son nom, plus grand et plus digne de gloire que tant de noms surfaits destinés à un juste oubli, alors que le sien demeurera impérissable parmi ceux qui font honneur à la Corse.

Paul GRAZIANI.

## UNE ENIGME HISTORIQUE

### Le lieu de Naissance de Colomb

Prétendue énigme historique.

Lorsque, au commencement de cette troisième année de la *Revue*, nous avons prié l'historien de la Corse, M. Colonna de Cesari Rocca, dont ce même nun-é o déplore la perte, d'élucider pour nos lecteurs la passionnante question des origines corses de Christophe Colomb, nous n'avions pas prévu l'extension qu'allaient donner à cette discussion les captivants articles de MM. Graziani et Capifali.

Nous sommes loin de nous en plaindre. D'abord parce que les abonnés de la *Revue* ont trouvé un puissant intérêt à la lecture de ces études Colombiennes, ensuite parce qu'elles nous ont montré que la vive curiosité éveillée par cette question s'étend bien au delà des rivages méditerranéens. Après le brillant développement de ces opinions diverses, il fallait une conclusion digne de ces savantes controverses.

Elle est fournie par la magistrale consultation qui suit, due à M. Henry Vignaud, Membre-correspondant de l'Institut, Président de la Société des Américanistes, plusieurs fois lauréat de l'Académie et dont les très nombreux ouvrages sur l'Amérique et principalement sur Christophe Colomb font autorité auprès des historiens des deux mondes.

Malgré ses 92 ans, l'auteur toujours très alerte de la *Vie de Christophe Colomb* n'a pas craint d'entrer dans ce débat en résumant très brièvement et avec une maîtrise parfaite pour les lecteurs de la *Revue*, les arguments longuement étudiés dans ses importants travaux.

S'ils contrarient la version adoptée par un grand nombre de Corses, avec une ardeur patriotique parfaitement compréhensible, ils offrent, à ceux qui cherchent, sans parti pris, la seule vérité historique, des éléments nouveaux d'appréciation dont ils pourront tirer un large profit. Le savant mémoire de M. Henry Vignaud clôtura ainsi avec une incontestable autorité ces très intéressants débats historiques.

A. C.

Il y a quelques années une curieuse campagne fut menée dans la presse Européenne pour démontrer, selon les uns que Christophe Colomb était un juif Espagnol de la Galice et, selon d'autres, qu'il était de Calvi, en Corse. Des articles de l'abbé Casabianca, de Harrisse, de l'auteur de ces lignes et de quelques autres américanistes remirent les choses à leur place, et on pouvait croire qu'il ne serait plus question de ces deux thèses excentriques.

Mais l'esprit de clocher, cette maladie dont les meilleurs ne savent pas toujours se garder, a encore exercé ses ravages et depuis quelques mois un très grand nombre de journaux s'efforcent de faire revivre cette absurde question. En France, naturellement, c'est la thèse Corse qui a toutes les préférences, et elle y a été soutenue avec tant d'assurance que la *Revue de la Corse* a jugé utile d'instituer une enquête à cet égard, enquête à laquelle un colombiste distingué, M. Colonna de Césari Rocca, a contribué par un article judicieux qui devrait suffire. Je n'entrerais donc pas dans ce débat si les vérités les plus évidentes n'échappaient pas quelquefois à des esprits très clairvoyants qui, avec les meilleures intentions du monde, induisent souvent en erreur les lecteurs non prévenus. Tel est le cas de M. Paul Graziani, l'honorable archiviste de la Corse, qui tient une bonne plume et qui s'en sert habilement, mais que cet esprit de clocher, dont je rappelais tout à l'heure les méfaits, a profondément touché.

Cachant avec soin ses prédilections et affectant une noble impartialité, cet intéressant malade laisse clairement voir sa blessure dans l'article qu'il vient de publier dans la *Revue de la Corse*. Il est donc tout acquis à la thèse corse et par une conséquence logique de cet aveuglement, il accepte entièrement le Colomb de la légende que la critique moderne a détruite pièce à pièce et dont il ne reste guère que le fait essentiel que l'Amérique a bien été découverte par celui que nous appelons avec raison le grand Génois, et encore cela ne se fit-il point comme l'indique cette légende.

Je ne m'arrêterai ici que sur la question du lieu de naissance que tant d'auteurs se sont plu à obscurcir. Je n'ai rien à dire à ce sujet qui ne soit connu de tous les Américanistes éclairés ; mais puisqu'on s'obstine à dénaturer les documents et les témoignages les plus clairs, il faut bien montrer ce qu'ils sont réellement à ceux qui ne les connaissent que vaguement et que des assertions inexacts ou tendancieuses doivent induire en erreur. Je serai donc forcé de redire des choses qui ont été dites avant moi, mais qu'il était impossible de ne pas répéter ici.

Avant d'aborder le sujet, il convient d'expliquer comment il se fait que nous soyons restés longtemps dans l'incertitude sur le lieu, ainsi que sur la date de la naissance, d'un homme qui a joué un si grand rôle historique, qui fut pendant des années en rapports suivis avec nombre de personnages éminents, qui écrivait beaucoup et qui aimait à parler de lui.

I. — *Origine de la controverse.*

Colomb ayant acquis la conviction qu'il existait à l'Ouest d'importantes terres à découvrir proposa, au Portugal d'abord puis à la cour d'Espagne, de les faire connaître, mais à des conditions qui furent jugées extravagantes et qu'on déclina. Tenace et bien convaincu qu'il avait une bonne et riche piste à explorer il ne voulut rien rabattre de ses prétentions et ne recula devant aucun expédient pour les faire accepter.

Simple artisan, étranger et inconnu à tous égards, ses assertions, qu'il refusait de justifier de crainte qu'on n'abusât de son secret, n'avaient aucune autorité. Pour leur donner du poids et de la vraisemblance, il se crut obligé de se donner pour ce qu'il n'était pas. Il dit qu'il était d'une famille de marins qui comptait des amiraux, qu'il avait pris la mer dès son jeune âge et qu'il avait navigué dans toutes les parties du monde connu. Il dut cacher qu'il était né à Gênes en 1451 parce que s'il avait donné cette indication on aurait pu facilement, en s'enquérant dans cette ville, découvrir qu'il était un simple tisserand qui avait exercé cette profession jusqu'à l'âge de vingt ou vingt deux ans et qu'on ne lui connaissait aucune expérience maritime, ce qui, sans doute, aurait complètement ruiné toutes ses espérances.

Au déclin de sa carrière, ayant obtenu tout ce qu'il voulait, Colomb ne cacha plus qu'il était né à Gênes et tant par ses propres assertions, que par celles de ses contemporains et amis, le fait devint notoire. Mais lorsque les Colombo italiens revendiquèrent sa succession, ils crurent qu'il était de leur intérêt de montrer que Colomb était originaire des lieux d'où eux-mêmes sortaient; Cuccaro, Cogoletto, etc., et à l'appui de cette assertion ils produisirent une foule de documents qui créèrent une certaine incertitude sur ce point. Plus tard des auteurs italiens reprirent cette question au point de vue historique et, dans l'ignorance de ses véritables sources, s'efforcèrent, sans succès d'ailleurs, de montrer qu'il se pourrait bien que Colomb ne fût pas né à Gênes. Les modernes n'ont fait qu'élargir le champ de ces anciennes inventions en ajoutant aux lieux allégués de la naissance de Colomb, Pontevedra et Calvi, et ils l'ont fait avec tant d'ardeur et de persistance qu'ils ont réussi à donner à ces deux thèses une apparence plausible, mais trompeuse. On va le faire voir en ce qui concerne la thèse Corse, la seule dont il sera question ici.

Ceci posé rappelons encore, puisque cela est nécessaire, les preuves bien connues de tous les colombistes de la naissance à Gênes du Découvreur de l'Amérique. Elles sont assez nombreuses et consistent dans les témoignages irrécusables : celui de Colomb même, celui de son fils Fernand et ceux de plusieurs contemporains notables qui ont été en rapports personnels avec notre héros ou qui étaient en position d'être renseignés sur tout ce qui le concernait. On va les examiner l'un après l'autre et montrer ce qu'ils valent, ce qui oblige à des répétitions inévitables.

2. — *Le Témoignage de Colomb.*

Il est donné dans l'acte de 1498 par lequel il institua un majorat dans sa famille. Il y dit, à deux reprises différentes, qu'il est né à Gênes : *Yo nacido en Genova* (p. 306 du texte de la *Raccolta Colombiana, Scritti.*) et plus loin parlant de Gênes il complète son assertion en disant : *pues que della sali y en ella naci*, parce que c'est de là que je suis sorti et que j'y suis né. (op. cit. p. 309).

Qu'oppose-t-on à un témoignage aussi précis ?

A la grande surprise des colombistes, M.M. Capifali et Graziani contestent l'authenticité de l'acte qui le contient et ils le font avec insistance et en termes d'une assurance déconcertante. Selon eux, cette pièce a été fabriquée par les Colombo-Italiens qui invoquaient ses dispositions pour disputer aux Colomb d'Espagne l'héritage des dignités et des privilèges de l'amiral. Elle n'est ni datée, ni signée, nous disent-ils, son langage « sue le faux » déclare M. Graziani, et on y parle de Gênes avec éloge, ce que n'aurait pu faire Colomb qui n'avait pas à se louer de son ingrate patrie par laquelle ses offres de services avaient été refusés ; enfin l'original ne peut être produit !

Il est nécessaire d'entrer dans quelques explications pour bien faire ressortir l'inexactitude de ces assertions.

Disons tout d'abord que, contrairement à l'assertion si positive de nos deux auteurs, l'acte instituant le majorat de Colomb est daté en toutes lettres du jeudi 12 février 1498 : *Veinté dos Y de febrero de mil quatrocientos noventa y ocho* et porte la signature mystique du Découvreur suivie des mots

S. *El almirante*, ainsi qu'il est facile de s'en assurer en S. A. S. se reportant soit à Navarrète Vol. 1 p. 235, soit à la X.M.Y. *Raccolta Colombiana, scritti*, p. 312.

Quant à l'assertion qu'on ne peut produire l'original de ce document, elle est exacte ; mais outre que cela ne prouve rien, car il existe des milliers de pièces importantes qui sont dans ce cas, nous possédons de celle-ci une transcription officielle qui équivaut à l'original : c'est l'approbation que les Rois catholiques en ont donnée le 28 septembre 1501, approbation dans laquelle le texte de l'institution est reproduit intégralement et qui fut dûment enregistrée aux archives de Seranancas où Navarrète l'a prise pour la reproduire. Vol. 1 p. CXLVI-VIII. Navarrète omet, dans cette reproduction, la partie donnant le texte de l'Institution parce qu'il l'a déjà donné, dit-il, d'après une copie empruntée aux Archives de Veragua où se trouvait alors la pièce et où elle se trouve encore, sans doute.

Les indications historiques qui suivent montrent comment il se fait que le texte original de ce document, qui eut un moment une grande importance, a fini par disparaître.

Quand Colomb se décida à créer un majorat pour perpétuer dans sa famille la mémoire de son nom et des titres qui

témoignaient de sa grande découverte, il dut demander l'autorisation nécessaire aux souverains qui la lui accordèrent par un acte du 23 avril 1497 que Navarrète a donné au vol. II de sa collection pp. 221-226. En vertu de cette autorisation, Colomb rédigea l'acte à la date du 22 février 1498 et le soumit aux souverains qui l'approuvèrent par l'acte de 1501 mentionné plus haut où, pour éviter tout malentendu à cet égard, ils transcrivirent entièrement la pièce dont Colomb demandait l'approbation.

Colomb déposa cet acte, avec d'autres papiers, au monastère de *las Cuevas* à Séville. Mais le 1<sup>er</sup> avril 1502, à la veille de s'embarquer pour son dernier voyage, dont il pouvait ne pas revenir, il fit un autre acte qui annulait celui de 1498 et le déposa aussi à *las Cuevas*. Cette pièce dont nous ne connaissons que vaguement la teneur est perdue et il paraît qu'elle était déjà égarée lors du procès intenté par les Colombo italiens après la mort, en 1578, de Diego Colomb Pravia, en qui s'éteignit la descendance masculine directe du Découvreur, car elle ne put être produite à cette occasion.

Les Colombo italiens, en effet, basaient leurs prétentions sur l'acte de 1498 et les Colon espagnols qui soutenaient, entre autres choses, que les dispositions de cet acte n'étaient plus applicables puis qu'elles avaient été annulées par d'autres prises en 1502, ne purent faire la preuve de ce fait et l'acte d'Institution de 1498 resta seul devant le conseil des Indes qui le visa dans l'arrêt qu'il rendit en 1608 contre les Colombo Italiens et en faveur de Nuno de Portugal, arrière petit-fils de Diego Colomb par sa fille Juana.

Le document avait été retiré de *las Cuevas* par Don Louis Colon, et lors du procès il passa entre les mains du Dr Hurtado, l'un des avocats des Colon Espagnols qui, après en avoir fait faire une copie, en 1578 et avoir constaté qu'il s'y trouvait des ratures ainsi qu'une note en marge qui portait que certaines de ses dispositions avaient été changées, le fit remettre au Conseil des Indes, en mai 1579.

A partir de ce moment on suit difficilement les pérégrinations de ce document qui passa à plusieurs mains, avec le consentement, paraît-il, du Conseil des Indes, et qui, au cours de ces diverses transmissions perdit un feuillet. Il fut imprimé pour la première fois dans la *Demanda y oposicion de Baldassas Colon*, publié à Madrid le 5 décembre 1590 d'après la copie prise par le Dr Hurtado en 1578 sur l'original avant qu'il ne sortît de ses mains, et reproduit dans le *Mémorial del pleyto*, publié à Madrid en 1606 par les soins du Conseil des Indes. On ne connaît que deux ou trois exemplaires de ces deux mémoires dont un, le dernier et le plus important, se trouve, heureusement, à la réserve de la bibliothèque nationale.

Il n'est plus question ensuite du document original. Retourna-t-il à Luis Colon qui en sa qualité d'héritier légitime

de l'Amiral l'avait retiré de *las Cuevas* ? on l'ignore; toujours est-il qu'il ne figura plus dans les papiers de Colomb, puisque ni Fernand ni Las Casas, qui possédèrent tous ses papiers, ne le mentionnent pas et que M. de Lollis ne fût pas assez heureux pour le retrouver. Ne pouvant avoir accès au registre de Simancas, que Navarrète avait consulté, il reproduisit le texte imprimé en 1590 et en 1606 qu'il considère avec raison comme étant celui de l'original. (*Raccolta : illustrazione al documentos XIII. op. cit.* pp. CXXIII, publié à Madrid par les soins du Conseil des Indes).

Voilà le document que M. Graziani, d'accord avec M. Capifali, qu'il est regrettable de le voir suivre de si près, tient pour avoir été fabriqué pour les besoins de la cause des Colombo italiens.

M. Capifali qui a repris dans un article qu'il vient de publier ici même, les singuliers arguments qu'il avait déjà avancés, sans succès d'ailleurs, dans la *Revue hebdomadaire*, montre une ignorance complète de l'Histoire de ce document, des conditions dans lesquelles il a été établi, de son véritable objet et des causes qui l'ont fait oublier.

Affichant la prétention, justifiée cette fois, d'augmenter les erreurs de M. Graziani, il nous donne comme preuve du caractère apocryphe de l'institution du majorat de Colomb, qu'il affecte de considérer comme étant son testament, le fait que Fernand Colomb, qui bénéficiait de ses dispositions, n'en a pas réclamé l'exécution et paraît même en avoir ignoré l'existence, ainsi que l'indifférence de la Banque de saint Georges qui était dans le même cas. Le véritable Testament de Colomb, continue-t-il, ne saurait être confondu avec cette pièce ; il est de 1506 et était entièrement écrit de la main du Découvreur. Enfin cette prétendue expression des dernières volontés de ce dernier n'a eu aucun effet.

Les renseignements donnés ci-dessus montrent l'inanité de ces assertions. L'acte en question a été annulé en 1502 par un autre acte de Colomb et ni son fils Fernand ni la banque de Saint Georges ne pouvaient s'en prévaloir. Il est inexact aussi qu'il n'ait eu aucun effet judiciaire puisque c'est en le visant que le Conseil des Indes a débouté les Colombo Italiens en jugeant qu'aux termes mêmes de ses dispositions ils n'avaient aucun droit à l'héritage de Colomb dont la descendance masculine directe n'était pas éteinte.

On pourrait relever d'autres preuves de ce genre dans les écrits de M. Capifali, cela n'est pas nécessaire. Il suffit pour établir l'authenticité de l'acte, mis si légèrement en question de rappeler que, près d'un siècle avant l'intervention des Colombo Italiens, son texte entier était reproduit intégralement dans une pièce officielle et que le Conseil des Indes, composé de personnalités notables et responsables, l'a pris en considération dans ses arrêts.

3. — *Témoignage de Fernand Colomb.*

Passons maintenant au témoignage du fils de Colomb. Ici encore M. Graziani est très affirmatif mais non moins inexactement. Fernand Colomb, nous dit-il, déclare dans le chapitre premier de son livre qu'il ignore le lieu de naissance de son père et qu'il a fait plusieurs recherches à ce sujet dont aucune ne l'a satisfait (p. 47).

On ne trouve rien de pareil dans le passage cité, ni dans aucun autre du livre du fils de l'Amiral. On y lit seulement qu'on aurait voulu le voir s'étendre sur le rang illustre de son père, mais qu'il s'était dérobé à cette tâche parce que l'auteur de ses jours avait reçu une mission providentielle, ce qui ôtait toute importance à son origine. Quelques-uns, continue-t-il, pensant le décrier, ont nommé plusieurs petites villes comme étant le lieu de sa naissance, d'autres, au contraire croyant lui faire honneur, ont nommé quelques grands centres tels que Savone, Gênes et Plaisance. Mais, ajoute-t-il, considérant que toutes les actions de son père avaient été déterminées par une cause mystérieuse, il s'attachera uniquement à expliquer l'origine et la signification symbolique de son nom. Voilà, substantiellement, tout ce que dit le fils de Colomb.

M. Capifali n'hésite pas cependant à affirmer que Fernand Colomb avoue, dans ce chapitre, ne pas connaître le lieu d'origine de son père et que, d'après lui, ce lieu est inconnu. Plus loin ce superficiel lecteur du livre qu'il cite, écrit sans barguigner que Fernand Colomb « déclare en propres termes « que son père n'est pas né à Gênes et que son lieu d'origine « est inconnu » (En italiques, s'il vous plaît !).

Si M. Graziani, qui emprunte sans doute ces téméraires affirmations à cet aveugle champion de la thèse corse, avait lui-même consulté l'ouvrage de Fernand, il ne se serait probablement pas exprimé comme il l'a fait. Mais si, par impossible, il avait quelques doutes sur le sens du langage cité, il n'aurait qu'à se rapporter à un autre passage du même ouvrage pour voir que le fils du Découvreur connaissait le lieu de naissance de son père et qu'il ne l'a pas caché. C'est celui où il dit que celui-ci trouva des compatriotes Génois à Lisbonne : *Della sua nazione Genovese (Histoire. fol. 11)*. Et si cela ne suffisait pas, on verrait que dans son propre testament, daté du 3 Juillet 1539, Fernand écrit qu'il est le fils de l'éminent Christophe Colomb *gênois, genoveses. (Documentos ineditos.. Vol XVI, et dans le Fernando Colon de HARRISSE, Séville, 1871 p. 150)*. Enfin toujours dans la biographie de son père, il y a un passage où il énumère longuement, pour les contredire amèrement, ce qu'il appelle les nombreux mensonges que Giustiniani a débités sur le grand navigateur et il n'y comprend pas l'assertion qu'il était né à Gênes. De la part d'un homme aussi aigri contre cet évêque, cette abstention correspond à l'admission du fait, ainsi que M. de Cesari Rocca l'a judicieusement remarqué.

Il résulte clairement de tout ceci qu'en écrivant que son

père était génois, Fernand Colomb a bien voulu dire qu'il était né à Gênes même.

Il convient de s'arrêter un instant sur le chapitre du livre de Fernand Colomb où se trouve le passage qui vient d'être examiné, chapitre où son auteur après avoir parlé des différentes villes dans lesquelles on avait, par ignorance, placé la naissance de son père, il ne nomme pas celle qui lui avait donné réellement le jour, alors qu'il était parfaitement renseigné à cet égard.

Cette particularité et le fait qu'il y a dans le texte italien du livre, le seul que nous connaissions, des choses qu'il semble que le fils de Colomb n'aurait pas dites et des omissions qu'il n'aurait pas faites, ont frappé plusieurs critiques, Harrisse entre autres, qui est même allé jusqu'à supposer que l'*Histoire* n'était pas de son auteur nominal, opinion sur laquelle il est revenu plus tard, tout en maintenant ses réserves sur l'authenticité de certains passages de l'ouvrage.

Cette réserve paraît justifiée à l'auteur des présentes lignes. Il est incompréhensible, en effet, que dans un livre longuement médité et préparé, écrit avec tous les papiers de Colomb sous les yeux et destiné ostensiblement à faire autorité, le propre fils du grand homme, dont il retrace la vie et explique l'œuvre, ait oublié ou omis un fait aussi important que celui du lieu de naissance dans le chapitre même où cette indication devait trouver naturellement sa place.

Cette singulière omission a eu certainement une cause que nous ne connaissons pas, mais qu'il est permis de chercher et voici ce que les faits connus suggèrent.

On sait que la publication du livre en question est due à Don Luis Colon qui avait hérité de la bibliothèque de son oncle Fernand et de ses manuscrits, parmi lesquels se trouvait celui de l'histoire du Découvreur. Or, Don Luis était un personnage aventurier et sans scrupules qui avait embrassé avec ardeur, comme tous les Colon espagnols du reste, la légende d'après laquelle sa famille était d'origine noble et il avait obtenu de Charles Quint un ordre qui l'autorisait à faire saisir tous les écrits qui, selon lui, parlaient ou parleraient mal de son grand-père. Il s'était proposé de publier le journal de bord de celui-ci, mais les poursuites judiciaires dont il fut l'objet et sa condamnation, en 1563, à dix ans d'exil pour faits d'immoralité, l'ayant mis dans l'impossibilité de réaliser ce projet, il se résolut de faire imprimer à Venise en 1571, une version italienne du livre de son oncle dont le texte original espagnol disparut à ce moment et ne fut jamais retrouvé.

Etant donné le caractère et les dispositions de Don Luis, il n'est pas invraisemblable que ce soit lui qui s'est permis de supprimer dans le texte original de son oncle la mention qui devait s'y trouver que le Découvreur était né à Gênes, parce que cette mention pouvait nuire à ses prétentions et à celles des Colon espagnols qui se plaisaient à voir des ancêtres dans les Colombo nobles de Plaisance.

Cette supposition, si hasardeuse qu'elle soit, trouve une cer-

taine confirmation dans le fait que, lors des revendications des Colombo Italiens, il fut impossible de produire le texte espagnol de Fernand Colomb, que Don Luis avait seul intérêt à cacher si, comme nous le supposons, il est l'auteur des modifications que la critique croit pouvoir discerner dans la traduction italienne.

Quoiqu'il en soit, il faut maintenir la conclusion que MM. Capifali et Graziani ont mal lu ou mal interprété le langage de Fernand Colomb et que ce biographe du grand Génois, loin d'avoir dit qu'il ignorait le lieu de naissance de son père, ou de l'avoir caché, l'a au contraire très clairement indiqué.

#### 4. — *Témoignage de Las Casas.*

Après celui du fils de Colomb c'est le plus important que nous ayons pour tout ce qui concerne le Découvreur. On voit par son *Historia* qu'il eut communication de tous ses papiers, ainsi que des manuscrits de Fernand et même de documents officiels.

Il avait la confiance de la famille et, bien qu'il ne dise nulle part qu'il connut personnellement Colomb, cela est des plus probable, car son père fit partie du second voyage de découverte et lui-même qui, par nécessité professionnelle et par vocation, s'était particulièrement intéressé à toutes les affaires relatives au Nouveau Monde, avait trente ans lorsque mourut celui qui en révéla l'existence.

Son témoignage est formel. Dans son œuvre capitale, la *Historia*, il nous dit que Colomb était de nationalité génoise — *nacion genoves* — et qu'il était originaire d'une localité de la province de Gênes.

M. Graziani, qui accuse Harriette de ne pas avoir cité exactement les textes, dit que j'ai « adroitement supprimé le contexte du grand évêque », et M. Capifali me fait le même reproche. Tous deux voient donc en moi un critique de mauvaise foi, ce que je ne me permettrai pas de voir dans ces deux honorables contradicteurs qui n'ont d'autre tort, à mes yeux, que celui de trancher avec assurance des questions qu'ils connaissent imparfaitement.

En ce qui concerne Las Casas, voici son texte :

« Fue, pues, este varon escagido de nacion genoves, de algun lugar de la provincia de Genova ; cual juése donde nacio O' qué nombre tuvo el tal lugar, no consta la verdad dello mas de qui se salia llamar antes que lligase al estado que llegochristobal Columbo de Terra-Rubia... » Ce qui se traduit en bon français de la manière suivante : « Celui-ci [Colomb] fut donc un homme d'élite, Génois de nation, de quelque endroit de la province de Gênes ; quel était ce lieu où il naquit, et quel nom portait-il, on ne sait pas la vérité à ce sujet ; on sait seulement qu'avant d'arriver à la situation qu'il occupa, on avait coutume de l'appeler Christobal Colombo de Terra-Rubia. » (*Historia de Las Indias*, Madrid 1875, Vol. I, chap. II, p. 42).

Ce passage est extrait de l'édition de la *Historia* de Las Casas donnée sous le patronage de l'Académie d'Histoire de Madrid d'après les derniers manuscrits de l'évêque de Chiapas qu'il retoucha et révisa jusqu'à sa mort. J'ignore si le généreux défenseur des Indiens de l'Amérique s'est exprimé autrement ailleurs, car le passage reproduit par nos deux auteurs ne se trouve pas au chapitre II indiqué par eux comme source. Ce passage ne contredit pas d'ailleurs celui donné plus haut dans lequel il faut voir, en tous cas, l'expression dernière de la pensée de notre historien.

De quelque manière qu'on tourne ou qu'on retourne la longue phrase où cette pensée est formulée, on ne lui fera pas dire autre chose que ce qui précède. Je suis donc forcé à répéter ce que j'ai déjà dit, que pour Las Casas, Colomb était un Génois, originaire d'une localité de la province même de Gênes dont il ignore le nom.

Ajoutons que cette ignorance peut s'expliquer. Le nom de *Terra-Rubea*, terre rouge, paraît être une autre forme de celui de *Terra Rossa*, petit village de la vallée de Fontanabuena, où il y a des raisons de croire que le père et la mère de Colomb ont habité et où il n'est pas impossible que Christophe et Barthélemy Colomb soient nés. En raison du peu d'importance de celui-ci et de sa proximité de Gênes, les deux frères qui, à notre connaissance, ont, pendant un temps, ajout à leur nom patronymique, celui de *Terra-Rubea* ont pu se considérer comme étant de Gênes même et Las Casas devait avoir quelque idée de ces faits.

##### 5. — Témoignages des contemporains.

Ils ne sont pas moins explicites que ceux de Colomb, de son fils et de Las Casas. On va les passer rapidement en revue en commençant par ceux de personnages qui ont été en rapports avec le Découvreur.

PIERRE MARTYR. (1493-1511). — C'est le plus ancien chroniqueur de la découverte des Indes. Le premier, il dit que Colomb était Ligure : *per Colonum cum Ligurem*. (Lettre à Johannes Boroméo du 14 mai 1493. Fac simile de Thacher dans son *Columbus*, Vol. I, p. 62.) Dans la première édition d'une partie de son *De Orbo*, 1511, Martyr l'appelle encore Ligure : *Christophorum quidam Colonus vir Ligur*; mais dans le VII<sup>e</sup> livre de sa seconde décade, publié en 1506, il dit qu'il était Génois : *Cristoforo Colono Genuensis* et cette désignation est répétée dans toutes les éditions suivantes de ses Décades ; on la retrouve naturellement dans l'édition française de Gaffarel, Paris 1909 p. 196.

Martyr connut Colomb aussitôt après sa découverte. C'était un esprit curieux et investigateur qui avait à la cour des Rois catholiques une situation privilégiée. Personne ne fut mieux renseigné sur les découvertes géographiques faites de son temps et sur leur auteur. On est fondé à voir dans la qua-

lité de Génois donné par lui à Colomb dans l'édition de 1519 de ses *Décades*, la première publiée par lui — celle de 1511 fut faite sans son assentiment — une rectification ou plutôt une précision de sa désignation antérieure, motivée par de plus amples renseignements qui ne pourraient lui venir que de Colomb même.

ANGELO TRIVIGIANO. (1504). — Il était secrétaire de l'ambassade de Venise en Castille à l'époque des découvertes et il est le premier, par ordre de date, qui ait imprimé que Colomb était génois : *Cristoforo Colombo genovese*. (Le *Libretto* Venise 1504. Facsimile de Thacher dans son *Columbus*. Vol. II p. 457).

Le *Libretto* est une traduction italienne des 7 premiers livres de la première décade de P. Martyr faite par Trivigiano qui s'en était procuré une copie manuscrite. Mais dans sa traduction il substitue au mot Ligure de son auteur, celui de Génois, et comme il dit lui-même qu'il s'était lié avec Colomb, il est probable qu'ici encore ce soit le Découvreur qui l'ait plus complètement renseigné. Autrement il est à croire qu'il ne se serait pas permis de corriger Pierre Martyr.

OVIEDO. (1478 — 1557). — Cet Historiographe des Indes dit que d'après ce qu'il a appris des compagnons de Colomb celui-ci était de la province italienne Ligure où se trouve Gênes ; *fue naturale de la provincia Liguria que es en italia en laqual eae la ese ciudad e senoria de Genova*. (Historia vol. I p. 12).

Oviedo, qui assista à la réception solennelle de Colomb par les Rois catholiques en 1493, a dû le connaître personnellement, bien qu'il ne le dise pas ; en tout cas il dit que c'est après s'être renseigné qu'il s'exprime comme il le fait.

ANDRES BERNALDEZ. (1513). — Cet Historien des Rois catholiques qui reçut Colomb chez lui et qui dit avoir reçu de lui plusieurs de ses écrits, était en outre chapelain de Diego de Deza, Archevêque de Séville, ami et protecteur de Colomb, sur lequel il devait être complètement renseigné. Il a écrit que Colomb était de la province de Gênes : *natural de la provincia de Genova* (Historia de les reyes catolicos. Séville 1530 vol. II p. 82). Bernaldez mourut en 1513.

ANTONIO GALLO. (1506). — Ce chroniqueur Italien qui fut chancelier de la Banque de Saint Georges à Gênes jusqu'en 1510 était en position d'être très bien renseigné sur les origines de Colomb et sur sa famille. Dans ses *Navigazione Colombi* datées de 1506, mais qui ne furent publiées qu'en 1733 par Muratori, il dit que Colomb et son frère Barthélemy étaient de nationalité Ligure et de parents plébéiens Génois : *Christophorus et Bartholomoeus Colombi fratres, natione Ligures, de Genuae plebeji orti parentibus* (Raccolta colombiani Fonti Italiane vol. II p. 188-191).

En sa qualité de chancelier de la Banque de Saint-Georges, institution qui au XV<sup>e</sup> siècle avait une importance con-

sidérable, Gallo était en relation avec une foule de gens et les recherches de Staglieno ont établi qu'il avait prêté de l'argent à l'oncle de Colomb, Antonio Colombo, et qu'il fut le voisin de Domenico à Quinto et à Gênes. Lui-même déclare qu'il a utilisé des lettres écrites de la main de Colomb qui, on le sait, voulait créer une fondation Génoise par l'intermédiaire de la Banque de Saint Georges.

Le témoignage d'un tel homme a une grande valeur et on conçoit qu'il embarrasse M. Graziani ; aussi, dit-il qu'il est en contradiction avec celui de Fernand Colomb ; naturellement puisqu'il a lu dans le livre de ce dernier ce qui ne s'y trouve pas et qu'en somme, ajoute-t-il, on n'y voit pas la preuve que Colomb soit né à Gênes d'où d'ailleurs, concède-t-il, ses parents ont parfaitement pu aller s'établir en Corse pour revenir par la suite à Gênes ! M. Capifali, qui sait une foule de choses que lui seul connaît, est plus sévère ; pour lui le témoignage de Gallo est sans valeur.

BARTOLOMEO SENAREGA. (1506-1514). — Personnage marquant de l'époque qui fut le collègue de Gallo dans une mission diplomatique envoyée par Gênes à Milan. Il dit dans un commentaire historique embrassant la période de 1498 à 1514, que Colomb était Génois : *quæ de insulis nuper repertis a christophoro Columbo Genuensi dicta feruntur*. (Muratori, vol. XXIV, texte reproduit dans Thacher, *Columbus*, I p. 196).

Senarega cite Gallo, mais il ajoute à son récit diverses particularités ; comme Gallo il était en position de connaître la nationalité de Colomb.

GIUSTINIANI. (1516). — Evêque Génois et philologue distingué qui vécut de 1470 à 1536. A deux reprises différentes il dit que Colomb était Génois : *Christophori Columbi Genuensis* et *Christophorus Cognomento Columbus patria Genuensis*. (Note marginale au Psaume XVIII, dans son *Psalterium Hebreum*. Gênes 1516, in-fol.).

Dans ses *Annali*, Gênes 1537, il reproduit ces assertions.

Giustiniani est le premier qui ait révélé, dans un document imprimé, les humbles origines de Colomb, ce qui indigna Fernand Colomb et même Las Casas. Il emprunte une partie de ses renseignements à Gallo, mais les complète par d'autres, entre autres par celui-ci, que Colomb n'oublia pas sa chère patrie et fit un legs à la Banque de Saint-Georges. Rappelons ce qui a été dit plus haut que Fernand Colomb qui releva amèrement ce qu'il appelle les nombreux mensonges de Giustiniani, ne dit rien de l'assertion que son père était né à Gênes. Remarquons encore que Giustiniani fut évêque de Nebbio, en Corse, et que cette île dont il a donné une description fut l'un des foyers de sa famille (1).

N'est il pas évident que s'il avait quelques raisons de croire que Colomb y était né, il les aurait connues et n'aurait pas manqué de les mentionner ?

(1) Voir *Les Giustiniani*, dans la *Revue de la Corse*, n° 15 (Mai-Juin 1922).

ALEX. GERALDINI. (1522). — Il fut évêque de saint Domingue, (Haïti) de 1494 à 1507. C'était un ami personnel de Colomb, et ainsi que son frère Antonio, légat du Pape en Castille, il ne cessa de le protéger. Dans son *Itinerarium...* écrit en 1522, mais publié seulement en 1631, il dit que Colomb était italien et Ligure de Gênes : *Christophorus Colonus natione Italus e Genua Liguria urbe suit.* (op. cit. p. 202.)

#### 6. — Les objections.

Aux nombreux témoignages qui viennent d'être rappelés on pourrait en ajouter bien d'autres, de date plus récente, tels que ceux de Foglietta et de Casoni qui ne sont pas négligeables dans la matière, mais qui n'ajoutent rien à ceux des contemporains de Colomb ; ceux-là suffisent à la démonstration que pour le principal intéressé, pour Colomb lui-même pour sa famille et pour nombre de ceux qui, soit par leurs rapports personnels avec lui, soit par leur situation, étaient en position d'être renseignés sur ce qu'ils avançaient, l'origine et le lieu de naissance du Découvreur de l'Amérique étaient bien connus.

Non seulement les témoignages produits sont concluants et décisifs pour le fait qu'ils certifient, à savoir que Christophe Colomb était un Ligure, né à Gênes ou dans cette province même ; mais il faut noter qu'il ne peut pas y avoir d'autres preuves de faits de ce genre. Lorsqu'il s'agit de personnages nés avant les prescriptions de l'Eglise sur l'enregistrement des baptêmes, on ne peut établir le lieu de leur naissance que par le témoignage de ceux qui étaient renseignés à cet égard, ce qui est le cas pour notre héros. Il serait prouvé qu'il a existé dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle un Christophe Colomb né ailleurs qu'à Gênes, que cela n'infirmerait pas les témoignages cités ; il faudrait encore montrer que c'est celui-là qui a découvert l'Amérique.

On ne peut donc contester la valeur de ces témoignages qu'en soutenant que le plus affirmatif de tous, celui de Colomb, est apocryphe, que la désignation de génois n'implique pas nécessairement la naissance à Gênes et que les Colombo authentiques de cette ville et des localités voisines n'étaient pas de la famille du Découvreur. C'est ce qu'on n'a pas manqué de faire.

On a vu que la prétention téméraire de montrer que la pièce où Colomb dit qu'il était né à Gênes avait été fabriquée, ne repose sur aucun fondement, et que l'assertion que ses deux premiers biographes, son fils et Las Casas, ne reconnaissent pas ce fait, était également controuvée. On va voir ce que valent les deux autres assertions.

*Un Corse pouvait être dit génois.* — C'est par cette assertion que les partisans de la thèse corse prétendent annuler les déclarations si précises des contemporains que Colomb était génois. Elle se formule comme suit. En tenant ce langage, on ne niait pas que le Découvreur de l'Amérique fût

Corse, parce que cette île formait au XV<sup>e</sup> siècle une possession génoise et que, par conséquent, les Corses étaient alors citoyens de Gênes.

C'est prêter aux auteurs anciens qui se sont exprimés ainsi des idées et une forme de langage modernes. Quand ils disaient de quelqu'un qu'il était Génois, Florentin ou Pisan, par exemple, ils entendaient dire qu'il était né à Gênes, à Florence ou à Pise. Il suffit de feuilleter les écrits du temps pour se convaincre du fait. Mais, dans le cas particulier qui nous occupe, il ne saurait y avoir de doute sur le sens du mot génois appliqué à Colomb parce que l'indication supplémentaire de Ligure exclut l'idée qu'il pouvait être corse.

La Ligurie, en effet, qui s'étend le long de la mer Adriatique, n'a jamais compris la Corse qui se trouve dans la mer Tyrrhénienne, de l'autre côté de la Péninsule Italienne ; et aucun auteur ancien ou moderne n'a vu dans les Corses ou dans les seuls habitants de Calvi, patrie supposée de Colomb, des Ligures, ce qui n'empêche pas M. Graziani d'écrire que « toutes les discussions du monde n'empêcheront pas que les Calvais aient été des citoyens de Gênes... ou, si l'on préfère, de la nation Ligure » !

*Les Colombo Italiens étaient étrangers au Découvreur.* Le précédent argument étant intenable, on en a produit un autre sur lequel les critiques des témoignages qui font de Colomb un véritable Génois paraissent faire grand fond, c'est celui par lequel on assure que les Colombo qui figurent dans les actes des notaires italiens n'étaient pas de la famille de notre héros. Ceux qui affirment le contraire, nous dit-on, oublient de faire la preuve du fait. Comblons donc cette lacune, si lacune il y a.

Les principaux Colombo que mentionnent les actes en question comme habitant Gênes ou une localité voisine et dans lesquels tous les colombistes notoires voient des proches parents du Révéléateur du nouveau monde sont les suivants :

*Giovanni*, appelé dans l'acte de Gênes, 22 sept. 1470, père de Domenico. (*Raccolta... Documenti* N° 28).

*Domenico*, appelé dans l'acte de Savone, 2 mars 1470, fils de Giovanni de Quinto (op. cit. n° 26), et dans l'acte de Gênes, 22 sept. 1473, père de Christophe. (op. cit. n° 51).

*Antonio*, appelé dans l'acte de Gênes, 20 avril 1448, frère de Domenico (op. cit. n° 7).

*Suzanna de Fontanarossa*, appelée dans l'acte de Gênes 28 mai 1571, femme de Domenico et, dans celui du 7 avril 1473, mère de Christophe. (op. cit. n° 38 et 51).

*Christophe*, désigné dans l'acte du 31 Oct. 1470 comme fils de Domenico. (Op. cit. N° 34).

*Barthélémy*, appelé dans l'acte de Savone du 6 juin 1480, fils de Domenico. L'original de cet acte est perdu, mais son authenticité est reconnue par Harisse et par la *Raccolta*. Il est de notoriété publique d'ailleurs que Barthélemy était le frère de Christophe.

*Giacomo Diego*, Appelé fils de *Domenico*. Dans l'acte du 10 Sept. 1484, (Op. cit. N° 68). Ce *Giacomo* donna à son nom la forme espagnole de *Diego*, quand il rejoignit son frère. *Las Casas* en parle.

Voilà une filiation bien établie. *Giovanni Colombo*, qui habitait Quito, près de Gênes, était le père de *Antonio de Quito* et de *Domenico Colombo* de Gênes et de Savone, qui épousa *Suzanne de Fontanarossa* et ceux-ci donnèrent le jour à plusieurs enfants dont trois furent appelés *Christophe*, *Barthélemy* et *Giacomo*. Or, comme il est notoire que trois frères *Colombo*, qui se disaient Gênois et qui s'appelaient *Christophe*, *Barthélemy* et *Diego*, — le dernier nom étant la forme espagnole du nom de *Giacomo*, — prirent du service en Espagne à l'époque même où les trois fils du même nom de *Domenico* et de *Suzanne*, purent le faire, il semble évident qu'il ne s'agit pas ici d'homonymes, mais bien des mêmes personnages. On ne peut écarter cette identification qu'en supposant qu'il a existé en même temps à Gênes deux familles *Colombo* ayant eu chacune, à la même époque, trois fils qui reçurent les mêmes prénoms.

Si on reculait devant cette extrémité, et si on disait, avec les auteurs espagnols qui soutiennent que *Colomb* était un juif de la Galice, qui avait intérêt à cacher son origine et qui dans ce but se donna frauduleusement pour être d'une famille catholique de Gênes, portant ce nom de *Colombo* qui était alors très commun dans l'Europe méridionale, il ne serait pas difficile de montrer qu'ici encore les documents condamnent cette thèse excentrique.

Par acte en date du 11 octobre 1494, *Giovanetto*, *Matteo* et *Amigheto Colombo*, fils de *Antonio* frère de *Domenico*, décident d'envoyer l'un d'eux auprès de leur cousin *Christophe*, amiral en Espagne, pour solliciter sa protection. (Op. cit. N° 83.)

Mais voici qui est encore plus concluant; à la mort de *Domenico*, ses créanciers, par deux actes datés de Savone, 26 janvier 1501, assignent en responsabilité ses fils et héritiers: *Christophe*, *Barthélemy* et *Giacomo*, alors en Espagne. (Op. cit. N° 89 et 90).

Peut-on, après avoir pris connaissance de ces pièces, soutenir avec quelque vraisemblance que les *Colombo* des documents notariés italiens n'étaient pas de la famille du découvreur de l'Amérique? Poser la question c'est la résoudre.

#### 7. — *Date de la naissance de Colomb.*

Je ne veux pas terminer cet article sans m'arrêter un instant sur la date véritable de la naissance de *Colomb* qui a une grande importance historique parce qu'elle sert à contrôler certaines assertions de notre héros. *M. Graziani*, qui m'a mis souvent en cause en termes aimables d'ailleurs, m'impute néanmoins une foule d'erreurs dans ce que j'ai dit de *Colomb* et, entre autres, d'avoir, par une idée préconçue, placé la date de sa naissance en 1451.

Je ne me défends pas de m'être souvent trompé. Bien que n'ayant pas l'honneur d'être Corse, j'ai commis de nombreuses erreurs que je remercie mes critiques de me signaler à l'occasion. Mais, en ce qui concerne la date de 1451, je tiens à montrer qu'elle n'a pas été déterminée par une idée préconçue et que M. Graziani lui-même, l'admet implicitement à son insu.

On a vu ci-dessus que pour les mêmes raisons qui avaient déterminé Colomb à cacher tout d'abord le lieu de sa naissance il en avait aussi dissimulé la date. Ce dernier fait est resté incertain bien plus longtemps que l'autre et ce n'est que de nos jours que la critique est parvenue à l'éclaircir.

Il existait bien un acte, en date du 31 octobre 1470, qui portait que Christophe Colomb, fils de Domenico était alors âgé de 19 ans et, en comparant la teneur de cet acte avec celle de ceux d'années différentes, cités plus haut, j'avais jugé que ce Christophe Colomb qui y est mentionné était le découvreur même de l'Amérique et qu'il avait vu le jour par conséquent vers 1451. Cette conclusion justifiée par les textes et exposée par moi, en 1903, dans un volume Anglais publié à Londres, était cependant contestée lorsque la découverte d'un autre texte vint la confirmer. C'est un acte trouvé en 1904 par M. Assereto, qui porte qu'à la date du 25 avril 1474, un Christophe Colomb de Gênes, domicilié à Lisbonne où il va retourner, était alors âgé de 27 ans environ, ce qui nous reporte aussi à l'année 1451 comme date de naissance.

Il est évident qu'il ne s'agit pas ici d'un homonyme du Colomb de 1470, puisque, outre les faits précités, le déposant de 1479 déclare qu'il était à Lisbonne en relations d'affaires avec des Génois bien connus dont il donne les noms qui sont ceux de personnages que nous savons, par d'autres voies, avoir été liés avec le futur amiral et qu'il est établi aujourd'hui que c'est en 1476, et non en 1470, comme on l'a longtemps cru, que Colomb arriva à Lisbonne où il paraît s'être fixé en 1477 ou 1478. A moins donc de soutenir qu'il a existé à Gênes deux Colomb nés exactement à la même date et portant le même prénom, on ne voit pas comment on pourrait voir dans les deux Christophe Colomb des actes de 1470 et de 1479, deux personnages différents.

Constatons encore que la date de 1451 que les deux documents cités indiquent comme étant celle de la naissance du Découvreur de l'Amérique trouve une confirmation indirecte dans les faits suivants : Le 4 février 1447, Domenico Colombo père de Christophe est nommé gardien de la porte Olivella à Gênes (Op. cit. Documenti p. 9) ; le 10 décembre 1450 il est renommé au même poste (Op. cit. p. 10). Le 26 mars 1451, il achète une maison à Gênes et le 18 janvier 1455 il en achète une autre (Op. cit. n° 11 et 15). Ainsi celui que les actes cités plus haut désignent clairement comme étant le père du Découvreur habitait Gênes pendant la période même où celui-ci naquit d'après toutes les indications qu'on peut relever à cet égard.

Terminons cette fois en remarquant qu'il est singulier que M. Graziani, qui conteste la date de 1451, admet que la déclaration de 1499, portant que celui qui l'a faite avait alors 27 ans environ, était bien celui qui découvrit l'Amérique dans lequel, sans le dire très nettement, il se plaît à voir un Ligure Corse Génois de Calvi.

#### 8. — *Conclusions : Gênes — 1451.*

Je crois en avoir assez dit pour convaincre tous ceux dont l'opinion n'est pas faite d'avance que Colomb était Ligure de race et Génois de naissance, soit qu'il naquit dans cette ville même ou dans une localité voisine. Ajoutons qu'il résulte de documents que j'ai cités dont l'authenticité est incontestable, que toute la famille du Découvreur était originaire de la même région; que son père qui s'appelait Domenico se fixa à Gênes et à Savone et qu'on est fondé à placer en 1451 la date de la naissance de son fils aîné, Christophe, qui dûit voir le jour entre le 26 avril et le 31 octobre de cette année (1).

J'estime que la démonstration de ces faits est complète; ce qui dispense de s'arrêter aux singuliers arguments par lesquels on prétend faire voir que Colomb a pu et a dû naître selon les uns à Pontevedra « selon d'autres à Calvi » deux assertions qui, d'ailleurs, se contredisent mutuellement.

En ce qui concerne la thèse corse, si ceux qui s'y intéressent particulièrement désirent se donner le plaisir de constater par eux-mêmes l'invraisemblance et la futilité des arguments avancés pour la soutenir, sans prendre la peine de recourir aux écrits de l'abbé Casabianca et de Harrisse qui, dans le temps, en ont fait justice, ils peuvent lire l'article que M. de Césari Rocca lui a consacré ici même. Il est clair, précis et ne laisse rien subsister des étonnantes assertions de M. Schoen, renouvelées sans succès par M. Capifali dans la *Revue Hebdomadaire* et reprises par lui ici encore.

Pas plus que M. de Césari Rocca et d'autres je ne prétends convaincre ceux qui ne veulent pas l'être. Les autres, je n'en doute pas, se rendront aisément compte, s'ils me lisent avec quelque attention, que le lieu de naissance de Colomb n'est pas une énigme et que le fait qu'il est né à Gênes est aussi bien établi que le sont la plupart de ceux qui forment la trame de l'Histoire.

C'est la conclusion à laquelle sont arrivés tous les historiens notables du Découvreur de l'Amérique. C'est celle de Navarrète, de Washington Irving, de Roselly de Lorgues, de Harrisse, de Ruge, d'Asensio, de Cesare, de Lollis et de bien d'autres qui ont acquis par leurs longs et profonds travaux sur la matière l'autorité nécessaire pour trancher une question comme celle-là, question qui n'existe d'ailleurs que pour ceux qui l'ont posée et qui se plaisent à l'entretenir par des

---

(1) Pour la justification de ce calcul, voir la note 32, page 31, du vol. I de notre *Histoire de la grande entreprise de 1492*.

publications dont la valeur ne peut faire illusion qu'à ceux auxquels sont restées inconnues les sources authentiques de la vie du grand homme auquel nous devons la révélation de l'existence du Nouveau Monde.

Henry VIGNAUD.

Membre-correspondant de l'Institut.

Il ne sera sans doute pas sans intérêt de faire savoir à nos lecteurs que l'auteur du précédent article s'est appliqué, avec une rare persévérance, depuis plus de cinquante ans, à constituer une bibliothèque spéciale et unique, qui contient aujourd'hui plus de 15,000 volumes et d'innombrables brochures concernant la géographie, la cartographie, l'histoire et tout particulièrement celle de l'Amérique, sans qu'il y figure un seul roman.

Christophe Colomb à lui seul occupe un nombre de rayons respectable où l'on trouve tout ce qui s'est écrit, dans les livres et dans les journaux, sur ses origines discutées : Génoise, Corse, Espagnole ou Italienne.

L'histoire de l'Amérique et de ses habitants, depuis la plus haute antiquité, est représentée par la documentation la plus complète : ouvrages anciens de la plus grande rareté, manuscrits précieux, ouvrages modernes luxueusement reliés, atlas de toutes les époques, extraits des publications de tous les pays classés et répertoriés, avec un ordre et une méthode impeccables, etc.

M. H. Vignaud maniant avec aisance, bien que nonagénaire, les plus lourds in-folios, lisant l'Anglais, l'Italien, l'Espagnol déchiffrant sans lunettes les textes les plus ardues, à toutes facilités pour étudier et citer savamment tous les auteurs puisqu'il a leurs ouvrages sous sa main.

Rien de ce qui touche l'Amérique, depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours, ne lui est inconnu, comme le prouvent ses ouvrages aussi nombreux qu'estimés.

Nous avions le devoir de faire ainsi connaître aux lecteurs de la *Revue* l'œuvre considérable accomplie par l'auteur de la remarquable consultation qu'ils viennent de lire.

A.C.

## ETUDES ARCHÉOLOGIQUES

### MÉRIMÉE (P.) : Notes d'un Voyage en Corse.

(Suite) — IV.

Faut-il s'attarder aux raisons linguistiques qui sont invoquées, après les raisons tirées de la préhistoire et de l'ethnographie, en faveur de la parenté de nos premiers ancêtres avec les Gaulois ? Présentées avec une réserve pleine de modestie, ces nouvelles raisons sont effectivement très faibles. Les cinq mots (1) cités comme « évidemment empruntés aux langues du nord » proviennent sans doute de la source commune aux langues indo-européennes.

(1) *jé*, oui, *salà*, descendre, *bracanatu* bariolé, *valdo* forêt, *mori* beaucoup, ce dernier propre à la région sartenaise.

Les conclusions sagement modérées des remarques précédentes s'imposent aussi naturellement pour les urnes funéraires trouvées soit dans les vignes de St-Jean près d'Ajaccio, soit au « Tombeau du Turc » à Bonifacio. Elles s'imposent avec d'autant plus de rigueur que Mérimée n'a pu observer lui-même ces urnes, pleines d'ossements, dont quelques-uns n'avaient pas subi l'action du feu. On sait (1) que beaucoup de peuples, avant la sépulture définitive, font subir au cadavre une dessication qui a pour objet de le purifier et de contribuer ainsi au passage du mort dans l'autre monde.

Sans le talent du conteur, on ne trouverait pas un grand intérêt à la description de la statue d'Appricciani, dite idole des Maures, simple buste plat sur une gaine, que l'auteur voulait faire transporter à Ajaccio. Car ses conclusions demeurent fort incertaines. « Peut-être était-elle portée dans quelque cérémonie barbare, attachée contre un arbre.. Combien de suppositions ne peut-on pas faire ? »

En revanche, l'impression d'ensemble sur ces monuments antérieurs à l'époque romaine est très nette : ce qui frappe, c'est l'absence de traces des civilisations historiques (celtique, phénicienne, étrusque).

#### V.

La pauvreté des vestiges de l'époque romaine est encore plus frappante. Pline compte trente-trois tribus (*civitates*) et les deux villes fondées la première par Marius à la place de Nicée, *Mariana*, la seconde par Sylla sur l'emplacement d'Alalia, *Aleria*. L'auteur n'a trouvé dans le village d'Aleria que des débris insignifiants : tuiles à crochets, poterie noire et rouge, verre, médailles, une petite statue en marbre blanc du Bas-Empire, quelques tronçons de colonnes insérés dans les murs des maisons modernes, une inscription (une aussi à Erbalunga).

Non loin du village, mais plus près de la mer, à côté du fort moderne, sont des ruines que l'auteur décrit longuement sans se prononcer sur leur véritable origine : 1° une ligne de remparts qui entoure l'ancienne ville, sans aucun parement; 2° un pilier carré, élevé de 3 mètres, large d'un mètre, revêtu d'un parement d'appareil réticulé, interrompu par une assise de gros moellons : on peut supposer que ce pilier représente les restes d'un portail ou d'un portique romain ; 3° une enceinte carrée, la *Sala reale* longue de 40 m. et large de 30, avec au centre un souterrain qui a 10 m. de long sur 4 de large ; 4° enfin, à moins d'un demi-kilomètre, trois enceintes concentriques faites de murailles moulées entre des formes en planches, comme dans les plus anciennes cons-

(1) Voir notamment in *Année Sociologique*, X<sup>e</sup> année, R. Hertz, *Contribution à l'étude de la représentation collective de la mort*.

tructions mauresques de Cordoue et de Grenade, et entourant un cirque qui pouvait contenir au plus deux mille spectateurs : Sont-ce les Maures qui ont bâti ce cirque, ou bien l'ont-ils seulement restauré ?

Dans la plaine de Mariana, entre les églises de la Canonica et de San Perteo, d'autres ruines représentent peut-être le bassin d'une salle de bains.

Sur ce point du moins nous pouvons aujourd'hui dépasser les suppositions si modérées du rapport Mérimée. Il y a en Corse des bains romains, et la *Revue de la Corse* (1) a raconté la découverte à Regino près de Speloncaio, de thermes assez bien conservés.

A quelques milles à l'est de Bonifacio l'île de Cavallo renferme une carrière abandonnée. C'est un banc de granit gris très compact, d'un grain serré et d'une teinte uniforme. On croit que les Romains avaient commencé l'exploitation de cette carrière ; mais depuis un temps immémorial les travaux ont été suspendus.

Enfin à Cervarico, commune de Figari, on a trouvé d'étranges caisses, formées de dalles de granit longues de 2 m 50 larges de 0 m 80, assemblées à angles droits comme des bières. Les couvercles se trouvent souvent auprès. Ce sont, sans aucun doute, des tombeaux romains. Il est vrai qu'à Arles, Apt et ailleurs les cercueils romains sont taillés dans une seule pierre ; mais on peut admettre que la facilité avec laquelle on débite le granit en le fendant avec des coins a fait préférer cet autre procédé. Rien ne permet d'ailleurs de préciser la date de ces monuments : aucune inscription, aucun ornement, et, dans la mémoire du pays, aucune tradition.

A Bonifacio, dans l'église Ste Marie, on trouve un tombeau en marbre blanc du III<sup>e</sup> ou du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère. Mais il est évidemment d'inspiration étrangère, et a dû être transporté là par quelque évêque.

C'est tout. Et ce n'est guère. Depuis le voyage de Mérimée, on n'a pas ajouté grand'chose à cet inventaire médiocre (Ambrosi, op. cit. p. 49, note). Il faut reconnaître que la civilisation romaine, d'où nous sont venues notre langue et notre religion, n'a pas laissé beaucoup de monuments dans notre pays.

## VI.

Les Sarrasins ne furent chassés définitivement qu'au XI<sup>e</sup> siècle. Aussi les églises qui subsistent en Corse ne remontent guère au-delà du XII<sup>e</sup> siècle. A cette époque les Pisans s'établirent dans l'île et y apportèrent leur goût architectural, qui s'y maintint passivement, sans faire de progrès au

(1) n° 8. Mars-Avril 1921, art. de M. J. de Quenza.

siècle suivant, au point que les églises du XIV<sup>e</sup> siècle ou du XV<sup>e</sup>, conservent en Corse les caractères du roman primitif, en particulier la forme des arcs et celle des fenêtres. Ce sont les églises byzantines de Pise qui ont servi de modèles aux plus belles de celles que Mérimée a visitées. Dans son étude on peut distinguer cinq groupes.

1<sup>o</sup> *Evêché de Mariana*. Les plus intéressantes sont dans la plaine de Mariana, où fut un des premiers évêchés de la Corse. C'est d'abord la Canonica (1), belle ruine dont la description occupe onze pages du volume.

L'architecture de la Canonica est d'une grande simplicité, mais d'une simplicité qui n'exclut pas l'élégance. C'est une basilique de 32m. sur 12, divisée en trois nefs par des piliers carrés, fort élevés pour leur diamètre (0m. 55) qui portent des arcades en plein cintre un peu moindres qu'un demi-cercle. L'apparence générale est d'une extrême légèreté, et, sous ce rapport, la Canonica se distingue de la plupart des édifices byzantins. Nul ornement aux piliers, si ce n'est une mince moulure sur les tailloirs. Devant l'abside, de forme semi-circulaire, s'élève une voûte en berceau couvrant une travée de la nef centrale. Dans les bas-côtés les deux travées correspondantes ont des voûtes d'arrêtes, dont les retombées s'appuient à des consoles historiées de style bysantin très barbare. Toutes ces voûtes, ainsi que le cul-de-fond de l'abside, sont en plein cintre, et construites en blocage. Ce sont les seules existant dans l'église, car le reste de la nef et des bas-côtés n'avait qu'une couverture en charpente.

Les murs sont recouverts, à l'extérieur comme à l'intérieur, de dalles d'un grès siliceux, à grain très fin et d'une grande dureté. C'est sur la même pierre qu'ont été exécutées les sculptures des archivoltes et du linteau de la façade. Il n'y a pas de contreforts ni même de pilastres sur les faces latérales.

San Perteo, petite église voisine de la Canonica, est bâtie sur le même modèle et se trouve actuellement dans la même situation : la toiture est démolie, les portes ont été enlevées, l'abside est beaucoup mieux ornée ; des colonnes de granit poli l'entourent à l'extérieur, surmontées de chapiteaux corinthiens en marbre blanc, qui supportent des arcades figurées, en marbre blanc également, assez richement sculptées dans le style du Bas-Empire. Ces colonnes ne sont polies qu'à l'extérieur : ainsi dès le principe elles avaient été destinées à être engagées dans un mur.

2<sup>o</sup> *Région sartenaise*. A Carbini se trouvent également deux églises : St Jean Baptiste, où se réunissaient au XIV<sup>e</sup> siècle les adeptes de la secte religieuse des Giovannali, et san Quilico, qui n'est qu'à une distance de 1 m. 25 de la précédente, et dont les murs ont été abattus à un mètre du sol. Quelques pas plus loin s'élève un campanile carré, ruiné par la foudre, mais très haut encore, qui a dû servir aux deux églises.

(1) Dans une « note » (note D, page 1922) la restauration de la Canonica est fixée, hypothétiquement, à l'année 1119.

Le clocher, très svelte et très élégant, produit un admirable effet dans le paysage, lorsque, éclairé par le soleil couchant, il se détache sur les sombres montagnes du Coscione. A l'intérieur on ne voit aucune trace d'escalier, on ne sait même s'il y avait des planchers aux différents étages. La seule fenêtre qui subsiste est en plein cintre, géminée, refendue par une colonne portant un chapiteau oblong, d'une forme bizarre, dont on trouve des exemples en Toscane et sur les bords du Rhin.

A titre tout à fait exceptionnel, cette partie du rapport se termine par une demande de crédit. « Le clocher de Carbini mériterait d'être restauré. C'est, je pense, le plus ancien, le seul ancien qui subsiste en Corse. »

3<sup>e</sup> *Evêché de St Florent*. Après avoir cité, à cause d'un bras humain grossièrement sculpté dans le mur nord, de la nef, l'église St Jean de Paomia, sur la route de Cargèse (évêché de Sagone), Mérimée étudie l'ancienne cathédrale de Nebbio (1) bâtie sur le type de la Canonica à la fin du XII<sup>e</sup> siècle ou au commencement du XIII<sup>e</sup>.

Plus intéressante est l'église de St Michel de Murato (2)

C'est la plus élégante, la plus jolie église que j'ai vue en Corse. Elle est située à un quart de lieue du bourg de Murato, sur un petit plateau, et complètement isolée; cependant elle sert au culte, mais, je crois, seulement dans quelques occasions solennelles.

A l'exception de son porche, construction tout à fait inusitée dans ce pays et qui par sa disposition rappelle en petit l'église de Marmoutiers près de Saverne, on retrouve à St Michel, tous les caractères que j'ai plusieurs fois signalés. Ce n'est que par son appareil singulier que cette église se distingue véritablement de toutes celles que j'ai déjà décrites. Du plus loin qu'on l'aperçoit, l'œil est attiré et surpris par les couleurs tranchées de son parement, composé de pierres d'un vert foncé et d'un blanc éclatant... Ça et là des dalles de marbre rougeâtre, encastrées dans les murs, viennent ajouter à la bizarrerie de l'ensemble.

Le chef d'œuvre de ce beau système se trouve sur le linteau de la porte occidentale, qui représente en très bas relief taillé sur le fond blanc de la pierre, un buste de face entre deux paons qui lui becquettent les oreilles. Sur les queues de ces oiseaux brillent quantité de petites pierres, rouges, vertes, blanches, entremêlées de morceaux de verre bleu.

L'auteur s'arrête un instant sur l'obscénité de quelques figures, fait qui ne l'aurait pas surpris ailleurs, mais qui lui a paru extraordinaire en Corse, « pays grave, s'il en fut, où l'on ne rit guère, et, quelle qu'en soit la cause, assurément très chaste. » Ce sérieux des mœurs, sans lequel l'amour perd sa force émouvante, exerce sur les âmes un éternel attrait (3).

(à suivre)

F. SANTONI

(1) Voir Ambrosi, fig. 17, p. 128 *op. cit.* Ce monument a été l'objet d'une restauration complète, aujourd'hui entièrement terminée.

(2) *ib.* fig 13.

(3) C'est là qu'il faut chercher le secret du succès actuel d'un livre comme *Maria Chapdelaine, récit du Canada français*, où les personnages ont un naturel, une simplicité qui atteint à la vraie noblesse.

## ETUDES ETHNOGRAPHIQUES.

## Survivances linguistiques en Corse : (Suite)

## GAGLINU, GAGLINA.

Quant à l'étymologie de *gaglinu*, *gaglina*, nous avons vu que Falcucci renvoie à un adjectif *gagliu*, lento. Salvioni<sup>(1)</sup> s'efforce de le faire dériver de *gradu* « Torrente » moyennant un hypothétique *guajinu*, se hâtant d'ajouter que la difficulté principale à cette dérivation consiste dans le fait que la Corse n'offre aucun exemple d'un GW qui devient G. Nous savons maintenant que *guaglina*, existe côte à côte avec *gaglina*, seulement le second n'est pas dérivé du premier.

M. Philippon a démontré que le radical du vocable de l'Ain est *cala*.

D'un côté *Galeria*, dérivé d'un *Calaris* (2) de l'autre *Gagliari* dérivé de *Calaris* pourraient tous les deux faire admettre *gaglina* comme une dérivation probable de *cala*. Par rapprochement avec *vallina* petite vallée, *gaglina* a pu devenir *vaglina* ; qui à son tour a pu donner, d'un côté *guagli-na*, de l'autre *baglina*.

« Une *calina* se dit d'un endroit où le terrain s'incline un peu, s'abaisse ; mais il n'y a pas d'eau » (Morosaglia). Le vocable se rencontre par ci par là comme nom de lieu. Je crois que dans le cas de ce *calina* il s'agit simplement du diminutif de *cala*.

En Corse le terme *cala*, généralement hydronymique et terme de marine (anse), se retrouve ainsi que son composé *calanca*, fréquemment à l'intérieur des terres ; pour la France continentale la même chose est attestée par *Calonna*, *Chalonnnes-sur-Loire*, *Calonnnes-sous-le-Lude*, *Calodunum*, *Calodurum* (3) et notamment par *Calo*, le Chalon, torrent de la Drôme (4).

Le Celtique *onna* qui est le suffixe de nombreux cours d'eau en France, est évidemment l'équivalent de l'Ibère-*ina*

(1) Il y a encore en Sardaigne de nombreux lieux dit *Calari*.

(2) A. Longnon, les noms de lieu de la France. Prem. Fasc. Paris (1920) p. 54-55.

(3) Ed. Philippon, dans « Romania », XXXV (1906), p. 286.

(4) « L'existence d'un mot gaulois *onna*, au sens du latin fons, n'est attestée par aucun écrit de l'antiquité mais on peut l'induire en quelque sorte de deux faits. L'un est la mention dans un écrit : *La Vita sancti Domitiani*, consacré au récit de la vie d'un personnage du IV<sup>e</sup> siècle, de deux sources, de deux fontaines du territoire de Lagnieu (Ain) appelées respectivement *Bebronna* et *Calonna*. L'autre fait est la présence, dans le petit glossaire d'Endlicher, d'un mot qui ne diffère de *onna* que par le genre, *onno*, traduit par *flumen* ». (A. Longnon. Les noms de lieu de la France, I, co, p. 54)

et ce que Longnon dit du premier est, *mutatismutandis*, sans doute vrai aussi pour le second. Des thèmes hydronymiques avec le suffixe *ino-ina* ne manquent pas en Corse ; cependant il me paraît difficile et souvent impossible de les distinguer des diminutifs, d'autant plus que les uns et les autres ont l'accent tonique sur l'i. *Fontana Eline* (Terrier de Mâusoléo et Olmi), et *Fontana alla Tisina* (Terrier de Pioggia), ont probablement leur place ici.

Dans cet ordre d'idées mérite d'être cité le lac *Ino* (*nino*), ainsi que les deux lacs *Rino* du Monte Rotondo (aussi *Rina dilavone* de Casa-Iabriva), tandis que le lac *Rinoso* tire sans doute son nom de *rina* (*arena*).

Je mentionnerai finalement sous réserve : *Fontana Inovachio* (Terrier de San Gavino-di-Tenda) et la source *d'Inaldaccia* à Evisa.

#### B. — *Gagliana, Gaglianu* ; (*Guagliana, Guaglianu*).

Ce vocable est surtout employé dans le Nebbio et dans la partie du Cap Corse à proximité du Nebbio.

#### ARRONDISSEMENT DE BASTIA

Silvareccio, canton de la Porta. Un hameau de Silvareccio porte le nom de *Gaglianu*.

Poggiu-Marinacciu, C. de la Porta. On m'informe que le mot *gagliana* est usité près de Poggiu-M.

Farinole, Cap Corse *Gagliana* ; ravin (*gagliana alla teghia*) Olcani Cap Corse. « Le vocable *gagliana* signifie chez nous gorge ou passage entre deux montagnes ». Il y a un lieu dit *Gaglianone*.

Lama. *gaglianu*, petite vallée.

Olmata-di-Tuda. « *gagliana* désigne une vallée étroite et étendue en longueur, mais pas trop profonde ».

Murato : « *gagliana* signifie vallée, partie de terrain placée entre deux hauteurs. »

Murato. *gagliana* « vallon resserré et humide ».

Rapale. Le Cadastre, section A, donne une *gagliana al Forno (del Forno)*.

Pieve. *gagliana* : « Propriété à l'abri du soleil ».

Sorio. « La *gagliana* est un terrain situé entre deux rochers ou deux hauteurs de terrain et le plus souvent traversé en longueur par un ruisseau ou fossé formé par les eaux pluviales. La *gagliana* est un terrain privilégié ; nous avons à Sorio *gagliana all'Ornelli* (terre), *gagliana a Budroni* (olives), *gagliana a Panicale* (chataigners), *gaglianella* diminutif de *gagliana*. »

San-Gavino-Di Tenda : Ruisseau de *gagliana* (Cadastre Sect. A).

Communauté de San Pietro et San Gavino (Plan du Terrier) : *gagliana al Forno*.

#### ARRONDISSEMENT DE CORTE

Communauté de Vezzani et Pietroso (Plan du Terrier). *Gagliane Compotelli, cours d'eau*.

Territoire d'Aléria (Plan du Terrier). lieu dit *Gaglianuccia*.

#### ARRONDISSEMENT D'AJACCIO.

Bastelica. Il y a une propriété *Gaglianu* (*Gagliano* du Cadastre), et un col de *Gagliano*.

Le radical de *Gagliana* est apparemment le même que celui de *Gaglianu*. Il ne s'en suit pas nécessairement que le premier vocable est lui aussi d'origine ligure. Le thème *Cala* était probablement commun aux Ligures et aux Ibères; tandis que, *ano*, est un suffixe ibère (1). Les mots et noms en *ano* sont innombrables en Corse; cependant nous rencontrons ici la même difficulté que pour le suffixe *ino*; il est difficile de distinguer le suffixe ibère de ceux d'origine étrusque, latine ou italienne.

En Italie les noms de lieu Calliano, Qualiano et surtout Gagliano sont fréquents et leur distribution n'est pas incompatible avec une origine ibère, comme on peut en juger par l'énumération qui suit :

Galliano-F. (2) Trento; Prov. d'Alessandria; Pr. di Novara.

Gaglianico. Pr. di Novara.

Gagliano. Pr. D'Udine; Mugello, Pr. di Firenze; F. Ancona.

Gagliannova. Gaglian Vecchio, Prov. di Macerata.

Qualiano. Pr. di Napoli.

Caliano. Pr. d'Avellino.

Galiano. Gagliano, F. Napoli, F. Cosenza; Pr. di Cantazaro.

Serra-Gagliano. F. Benevento.

Gagliano Aterno. Pr. d'Aquila.

Galiani. F. Cosenza.

Gagliano del Capo Lecce. Pr. di Lecce.

Torrente di Gagliano. F. Etna.

Gagliano Castelferrato. Pr. di Catania.

(à suivre)

C. I. FORSYTH MAJOR.

(1) Ed. PHILIPON *Les Ibères* P. 104, 219 et passim (1909).

(2) F. Foglio renvoie aux feuilles de la « Carta d'Italia » du Touring Club Italien.